

CAHIERS 81
METANOIA

81

CAHIERS METANOIA

1995

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
tél. 75.90.30.44.

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de
publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 03.95
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

SOMMAIRE

EDITORIAL <i>L'ESPRIT</i>	p. 3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 94</i>	p. 11
RECHERCHES <i>H.W.L. POONJA</i> <i>traduit par Alain MAROGER</i>	p. 19
<i>LA FETE CONTINUE par Emile GILLABERT</i>	p. 27
<i>LE DHAMMAPADA (suite)</i> <i>traduit et présenté par Yves MOATTY</i>	p. 29
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	p. 37
POESIES	p. 40

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagnée du montant de la cotisation :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975.....	200,00 F.
- Cahiers 1976	200,00 F.
- Cahiers 1977.....	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979.....	200,00 F.
- Cahiers 1980.....	200,00 F.
- Cahiers 1981.....	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.
- Cahiers 1991	200,00 F.
- Cahiers 1992	200,00 F.
- Cahiers 1993	200,00 F.
- Cahiers 1994	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

c Couverture by Frank Lalou.

EDITORIAL

L'ESPRIT

La merveille de merveilles

Je ne peux chercher à sonder la nature de l'esprit sans m'interroger d'abord sur ma nature véritable : *Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même est privé du tout (log 67)*. Si je me trouve moi-même, je réalise que je règne sur le tout (log 2). Autrement dit, je ne me considère pas comme une parcelle du monde manifesté, une image fugitive, je ne suis pas une créature parmi d'autres, bien que cette vision puisse susciter l'admiration : *Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille (log 29)*. Régnant sur le tout, je suis habilité à faire mienne la parole révélant la prise de conscience absolue : *Si l'esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveilles (log 29)*. J'obtiens, grâce à ce corps façonné pour ma révélation, la vision unitaire de moi-même. Par lui, j'ai conscience de ma présence et j'ai le bonheur de le dire pour moi-même par ce corps qui en ce moment tient la plume mais ne se veut pas distinct de moi malgré l'apparence. Je réponds aussi à la détresse de celui qui me cherche au milieu des épreuves, et, pour le conforter je continue d'écrire ou je parle par la bouche de Jésus : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi (log 108)*. Rien de plus gratifiant quand on meurt de soif que de boire à la bouche de Jésus. Cela me vaut de pouvoir faire miennes, sans restriction aucune, les paroles que le maître dit de lui-même : *Je suis le tout. Le tout est sorti de moi, et le tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là (log 77)*.

Le père et le fils procèdent de l'esprit¹

Il n'est pas facile, même pour un gnostique, de se défaire des schémas de son éducation religieuse. Il a appris que l'esprit procède du père et du fils et qu'il constitue la troisième personne (hypostase) de la trinité. Il sait que ce mystère de la trinité a suscité d'innombrables controverses et des hérésies retentissantes. On lui a enseigné que l'incarnation ne se conçoit pas sans la pentecôte : dieu s'incarne pour que l'homme puisse devenir porteur de l'esprit. C'est l'esprit qui a permis la résurrection de Jésus et l'église prolonge son action dont la pentecôte fut le signe visible.

Ces schémas sont toujours là même si la réflexion du gnostique se poursuit, même si les contradictions deviennent de plus en plus évidentes. Comment, par exemple, soutenir que l'esprit procède du père et du fils alors qu'il est le principe même de la connaissance qui unit le père et le fils ?

1. Pour ne pas surcharger le texte de majuscules, on a pris le parti de ne pas les utiliser même lorsqu'elles paraissent justifiées.

Possédant par nature la nostalgie de son origine, le gnostique continue sa quête. S'il interroge les traditions orientales, il apprend que le vocable esprit ou principe vital est désigné par le mot soi ou atman dont la racine indo-européenne signifie respirer, souffler. En grec, comme en hébreu, c'est le même terme qui désigne le vent et l'esprit. Dans son entretien avec Nicodème, Jésus dit : *Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. (Jn 3.8.)* Dans les upanishads, l'identité de l'atman, le soi et du brahman, la totalité, y est proclamée à maintes reprises. L'atman-brahman n'est pas une réalité inerte ; elle est animée au sens où elle exprime la source de la vie et la vie même. Le mot "esprit" se retrouve dans le bouddhisme. Dans la bouche des grands patriarches, il était synonyme de l'absolu, du soi. Houang Po disait : *Reconnaissez dès à présent votre propre Esprit et vous en saurez assez pour voir votre nature originelle sans avoir plus rien d'autre à chercher.*

La lumière révélatrice

Néanmoins, pour tenter d'exprimer l'essence même de la vie, ce sont les grands soufis que le gnostique est amené à interroger, car, s'il veut découvrir ce qui fait voir, ce qui révèle, il ne peut pas ne pas entrer dans l'orbite de ces grands visionnaires. Ils nous parlent de la lumière révélatrice, de la lumière noire qui est à la fois visible par ce qu'elle fait voir et invisible elle-même. Cependant, c'est toujours la lumière qui se révèle à elle-même lorsqu'elle fait voir et qui est dans l'inconnaissance d'elle-même lorsque, dans le repos, elle n'est pas consciente de sa présence.

Il faut surtout éviter de confondre cette inconnaissance qui est en réalité le repos par rapport au mouvement que représente la reconnaissance avec les ténèbres du monde qui occultent la lumière et n'y ont pas accès. Le gnostique sait discerner la lumière de la source, ou lumière noire, des reflets qui représentent le monde des images.

L'esprit, l'atman-brahman, la lumière, le souffle... sont autant de vocables pour désigner l'absolu, le soi, le principe vital. Si l'hindouisme met l'accent sur l'atman-brahman, le soufisme en revanche parle de la lumière comme en fait foi le verset coranique : *Dieu est la lumière du ciel et de la terre (24.35)* ou tel poète soufi : *O lumière sans soleil et soleil sans lumière. (Abd el Kader)*. Qu'en est-il de Jésus ? Dans ses paroles non encore récupérées par une apologétique axée sur le messianisme et la rédemption, il révèle une vision unitaire où l'esprit est à la fois lumière unique, absolue, toute-puissante. Principe créateur, l'esprit est l'inengendré qui s'engendre à la conscience de lui-même grâce au corps dévolu à cette sublime fonction. Il ne peut se reconnaître dans la plénitude de sa perfection que par l'entremise de ce corps de révélation : *Si l'esprit est à cause du corps,*

c'est une merveille de merveilles (log 29). L'émerveillement se produit lorsque l'image en tant que forme corporelle consent à sa dissolution dans la lumière.

Le corps grâce à l'esprit

Ce qui empêche la vision, c'est toujours l'image. Pourtant c'est l'image qui est l'occasion de la vision. Pas d'images, pas de vision, pas de manifestation. D'où l'importance qu'elles revêtent et que Jésus souligne : *Si la chair est à cause de l'esprit, c'est une merveille.* Autrement dit si la manifestation est l'oeuvre de l'esprit, c'est merveilleux. La conscience personnelle peut s'émerveiller en contemplant la création et son auteur. L'harmonie du cosmos est un beau thème de méditation, mais elle n'évacue pas le mal dans le monde d'où l'incarnation et la rédemption pour rétablir le règne de l'esprit. Ce qui paraissait compromis est rétabli. La chair est rachetée par le Christ rédempteur d'où l'importance que revêt l'incarnation dans l'oeuvre du salut. Mais il faut ajouter aussitôt que l'incarnation sans la résurrection constituerait un enlèvement fatal et définitif : *Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine (1Co 15.17).* Toute la cosmologie chrétienne est édifiée sur le mystère de la résurrection du Christ.

L'esprit grâce au corps

Je me reconnais esprit grâce au corps préparé à cette fin. J'ai façonné ce corps afin qu'il soit comme moi esprit : *Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit (Jn 3.8.).* Les hommes voient ce qui naît de la chair. Ce sont les apparences, séduisantes ou déplaisantes. Encore une fois, c'est la chair à cause de l'esprit. En revanche, l'esprit, cause de ce qui paraît, engendre, pour se reconnaître, ce qui ne se veut pas différent de lui et c'est ce révélateur qui permet la reconnaissance.

Pour naître de l'esprit, il faut transcender les images. Découvrir l'esprit, c'est trouver la lumière qui efface l'image. Or la lumière est cause des images. Comme celui qui naît de l'esprit entend son souffle, de même il vient à la lumière (Jn 3.21). Les mots esprit et lumière sont synonymes dans la bouche de Jésus. Disant à maintes reprises, *je suis la lumière,* Jésus s'identifie à l'esprit. Et, comme il proclame son identité avec le père en déclarant *le père et moi, nous sommes un (Jn 10.30),* Jésus atteste par là-même que le père est lumière, et le signe de la vision réelle du père, c'est lorsque l'image fait place à la lumière : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée. Dans l'image de la lumière du père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière (log 83).* Jésus, qui a la vision juste du père, le perçoit lumière, comme il se perçoit lui-même lumière.

Si je remplace le mot "lumière" par son équivalent "esprit", je mesure mieux encore la cécité de l'image, incapable de retourner par elle-même à la lumière dont elle est issue. Le père est esprit, le fils est esprit. Tant que l'homme s'attache à l'image du père et à celle du fils, il ne peut qu'être aveuglé par l'apparence et avoir un comportement anthropomorphique envers chacun d'eux : on aspire à transcender l'image pour découvrir la réalité qu'elle prétend représenter. L'oedipe demande à être liquidé même si la loi et la morale semblent l'interdire. Le commandement dit : *Tes père et mère honoreras afin de vivre longtemps*, Jésus dit : *Celui qui ne récuse son père et sa mère comme moi ne pourra se faire mon disciple (log 55)*. Jésus introduit donc une dimension nouvelle. Après avoir dit de donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, Jésus nous demande de lui donner ce qui est à lui. Ce n'est plus le commandement ici qui prévaut, c'est la reconnaissance du semblable ; c'est le semblable qui découvre le semblable, qui se perçoit comme étant le même. Toute différence abolie, il s'affirme le même : *Je suis lui, il est moi*. Ce que l'un dit, l'autre qui est le même, l'alter ego, le jumeau, le dit aussi : *Le père est en moi et moi dans le père (Jn 10.38)*. Cette unité semble démentie par les apparences, c'est pourquoi Jésus est amené à réitérer l'unité réelle : *Qui m'a vu, a vu le père (Jn 14.9)*, ou bien : *le père est en moi et moi dans le père (Jn 14.9)* ; ou bien encore : *Le père aime le fils : il a tout remis en sa main (Jn 3.35)* ; et aussi : *Le père aime le fils et lui montre tout ce qu'il fait (Jn 5.20)*. Cependant la reconnaissance révèle toute sa portée dans un contexte pourtant peu favorable à une vision unitaire, par une parole où Jésus se situe et nous situe par rapport au père : *Tout m'a été remis par mon père et nul ne connaît le fils si ce n'est le père, comme nul ne connaît le père si ce n'est le fils, et celui à qui le fils veut bien le révéler (Mt 11.27 ; Lc 10.22)*.

La révélation du fils

Si je parle du père et du fils, c'est donc en vertu d'une révélation du fils qui me permet de dire comme lui : *Je suis la lumière*. En revanche, si la parole ne me concerne pas, je suis un apostat et un blasphémateur. Tant que je vois une différence entre le père et le fils, et je dirai plus, tant que je me considère autre que le fils, je suis divisé contre moi-même : *Quand le disciple est partagé, il sera rempli de ténèbres (log 61)*, mais quand je me vois comme étant le même, alors ce qui pouvait paraître différent s'efface : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière (log 61)*.

Tout est à nouveau admirablement précisé dans ce logion : *A celui qui blasphème contre le père, on pardonnera et à celui qui blasphème contre le fils, on pardonnera ; mais à celui qui blasphème contre l'esprit pur on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel (log 44)*. Tant que je n'envisage pas la cause de ce qui pa-

paraît, tant que je ne suis pas la source, autrement dit, tant que je ne règne pas sur le tout (log 2), je maintiens une différence que je me dois d'effacer sinon je vais rester autre que le père, autre que le fils. Cette liquidation de l'oedipe au niveau suprême demande la dissolution de l'image dans la lumière. Autrement dit, ce qui paraît est effacé au profit de ce qui est. On ne peut dès lors choisir ce qui paraît sans trahir son être. Si donc je m'attache à ce qui est, je le distingue de ce qui paraît et celui qui s'identifie à l'apparence ne peut que considérer comme blasphématoire une telle attitude alors qu'elle est recherche de la lumière. Il n'en va pas de même de l'esprit, *le souffle de tous les souffles (Ibn al Farid), la lumière qui efface l'image (log 83)*. Blasphémer contre l'esprit, c'est ignorer délibérément la lumière, s'en tenir à ce qui paraît en méconnaissant ce qui est.

Si je maintiens la différence entre l'esprit et moi, j'outrage l'essence de mon être en préférant l'obscurité à la lumière (Jn 3.19). En revanche, si je me re-connaiss l'esprit, je me reconnais aussi dans le père et le fils comme ils se reconnaissent. Disant : *je suis la lumière*. Jésus peut tout aussi bien dire : *Je suis l'esprit* et comme il est le même que le père, il atteste en même temps que le père est esprit comme lui. En tant qu'esprit, le père engendre le fils et celui à qui le fils le révèle (Mt 11.27 ; Lc 10.22). Plus précisément, l'esprit, que je suis, se dit dans le dialogue du père et du fils. Maître Eckhart a formulé avec bonheur cette relation : *Le père engendre sans cesse son fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que son fils et le même fils. Je dis davantage : il m'engendre en tant que lui et lui en tant que moi, et moi en tant que son être et sa nature (Sermon 6, Justi vivent in aeternum)*. Dès lors affirmer sa différence, c'est blasphémer contre l'esprit et commettre, comme le dit un soufi, *le péché auquel nul autre ne peut être comparé*.

Ainsi, je suis l'esprit lorsque je me reconnais en lui, comme je me reconnais dans la lumière du père et du fils. Je suis l'esprit qui s'engendre à la conscience de lui-même. Pour ce faire, j'enfante le multiple tout en préservant mon unité. Je fais le deux avec le père et le fils, et grâce à eux, je fais le deux un. Le père et le fils procèdent de moi et non l'inverse. Voilà bientôt deux millénaires qu'on enseigne que l'esprit procède du père et du fils.

Lorsque Jésus, *issu de celui qui est égal*, déclare : *Je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis le tout. Le tout est sorti de moi, et le tout est parvenu à moi (log 77)*, il dit en même temps sa nature, son origine et sa fonction.

La lumière qui fait voir

Parlant de sa nature, Jésus dit : *je suis la lumière (log 77 ; Jn 8.12 ; Jn 9.5)*. Mais c'est une lumière que méconnaissent les hommes, une lumière qu'ils ne voient point : *La lumière est*

venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière (Jn 3.19). Jésus est amené souvent à confirmer à ses interlocuteurs qui restent prisonniers des images son identité réelle. A la question : *Renseigne-nous sur le lieu où tu es...*, il répond : *Il y a de la lumière au dedans d'un être lumineux, et il illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbre* (log 24). Cette lumière, à laquelle Jésus s'identifie, est celle des origines. Elle est la même pour ceux qui ont découvert leur suprême réalité : *Quand le disciple est désert, il est rempli de lumière, mais quand il est partagé, il est rempli de ténèbres* (log 61). Ce sont toujours les images qui empêchent la vision unitaire, d'où la question : *Quel jour te manifesteras-tu à nous et quel jour te verrons-nous ?* La réponse, claire pour le gnostique, est incompréhensible pour le psychique : *Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements... les piétinerez, alors vous verrez le Fils de celui qui est vivant et vous n'aurez pas peur* (log 37). Et ce constat en fin de l'Evangile selon Thomas : *Le royaume du père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log 113). Jésus constate que ce qui empêche la vision du père est aussi ce qui empêche la vision du fils. L'ivresse est générale (log 28). Mais la surdité aussi : *Celui qui est le souffle des souffles (Kabir), celui qui fait entendre n'est pas mieux perçu que celui qui fait voir. Pour cela, il faut naître de l'esprit : Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit... Il faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque naît de l'esprit* (Jn 3.6-8). A celui qui naît de l'esprit, le souffle est perceptible au même titre que la lumière, puisque l'esprit est à la fois souffle et lumière. Celui qui fait entendre et celui qui fait voir sont le même. Pour cette compréhension ultime, il n'est qu'une route, celle du corps qui pratique le silence pour que parle et s'écoute parler le verbe comme il voit en se voyant. C'est l'impulsion originelle qui émane de l'esprit en qui Jésus se contemple en présence du père. Et leur dialogue est celui où alternent entre eux le don et l'accueil. C'est le langage des jumeaux -*le père et moi, nous sommes un*- C'est le langage de l'esprit, c'est le singulier que cache le pluriel.

Son image sera cachée par sa lumière

Si le pluriel voile le singulier comment celui-ci se révèle-t-il ? Autrement dit, si le multiple cache l'unique, comment l'unique se rend-il perceptible ? La fonction étant liée à la nature, c'est encore le corps qu'il faut interroger. Après avoir dit qu'il était la lumière -l'autre nom de l'esprit- Jésus, que nous sollicitons à nouveau, nous dit : *Je suis le tout, le tout est sorti de moi et le tout est parvenu à moi.* C'est l'esprit qui parle ainsi par la bouche de celui qui a décliné son identité : *Je suis la lumière.* En d'autres termes, c'est l'esprit qui dit comment il procède. Que Jésus parle du père ou du fils, c'est toujours l'esprit qui dit comment le père et le fils procèdent de lui -et non l'inverse- Le tout

sort de l'esprit et revient à l'esprit. Si l'esprit n'engendrait pas il se priverait de lui-même ; plus précisément il serait privé de sa re-connaissance, car c'est lors du retour qu'il se révèle à lui-même ; ainsi pas de sortie, pas de retour et pas de conscience de l'unique présence. Mais si la sortie engendre le multiple, le multiple en tant que tel ne permet pas à l'un de se reconnaître. Or le fils, alter ego du père, permet justement le retour ; et il le permet parce qu'il est de même nature que le père. Et, ce qui est le gage de la continuation de la reconnaissance, c'est que la révélation de l'esprit n'est pas un événement survenu au temps de Jésus mais une réalité qui se poursuit de toute éternité. Du reste Jésus, parlant de la connaissance de l'esprit propre au père et au fils, prend soin d'ajouter : *et celui à qui le fils veut bien le révéler (Mt 11.27 ; Lc 10.22)*. Nous restons ici dans le singulier que ne peut révéler le multiple. *Là où il y a trois dieux, ce sont des dieux, là où il y en a deux en un, moi je suis avec lui (log 30)*. Etant l'esprit qui initie, Jésus choisit celui qui sera à son tour initiateur : *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille et, debout, ils seront l'unique (log 23)*.

De toute éternité, l'esprit est à l'oeuvre pour que se perpétue sa re-connaissance, c'est-à-dire la révélation de lui-même à lui-même et pour lui-même. L'initié, devenu initiateur, est dans l'unité de l'esprit ; en lui, toute différence est abolie. Cependant, si sur le plan des apparences, il a un alter ego, comme le père et le fils, Jésus-Thomas..., c'est le même qui se dit et s'entend.

Si je parle de l'esprit en maintenant une différence entre lui et moi, alors j'outrage mon essence même. Je me condamne à ne pas être. En revanche, si je me reconnais en lui, je me reconnais d'un même mouvement dans le père et le fils. Car, pour dire que le père et le fils sont un, je signifie par là que je les englobe, autrement dit, qu'ils procèdent de moi. Et si, dans une même attention à moi-même, je dis comme Jésus : *Je suis la lumière (log 77 ; Jn 8.12 ; 9.5)*, je me reconnais dans ma nature, dans mon origine et dans ma fonction. A celui qui s'aviserait de m'accuser d'outrecuidance, je dirais que le logion 108 autorise, mieux encourage, l'audace suprême. Je lui parlerais peut-être de l'entretien de Jésus avec Nicodème. Ou bien j'observerais le silence qui convient à mon occultation, ma révélation étant assurée par celui qui ne se veut autre que moi et assure la triple fonction que représente le triptyque : révélation, occultation, initiation.



Je suis l'esprit

*Conscient de ma présence
je suis l'esprit
qui s'engendre
et s'enchante de se vivre
lumière sans images*

*Dans le repos de moi-même
je suis sans passé
et sans rêves
souriant à la vie
et déjà mu par le bonheur
de ce qui demande à surgir*

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

94.

Jésus a dit :

celui qui cherche trouvera

et, à celui qui frappe, on ouvrira.

Logion 94

Tu ne me chercherais pas
si tu ne m'avais déjà trouvé.
Rumi

Celui qui cherche trouvera (qui cherche ?), et à celui qui frappe, on ouvrira (qui ouvre ?) Je suis celui qui cherche et je suis celui qui frappe. Je suis celui qui trouve et je suis celui qui ouvre. Je suis celui que je cherche et celui qui se trouve.

Lorsque j'étais enfant, j'avais alors sept ans (mais je m'en souviens encore comme si c'était aujourd'hui), alors que je me rendais à l'école primaire, en longeant un petit jardin (des plus ordinaires, mais dans mes rêves je le revois ceint de grilles de cristal ou de diamant peut-être, étincelant de lumière blanche), brusquement sans que j'ai eu le temps de m'en rendre compte une question lancinante me tombait dessus. Je dis me tombait dessus, car tout pour moi semblait suspendu, et le temps et l'espace... J'étais insensible à tout ce qui m'entourait, totalement absorbé dans cette question qui me posait, bien plus que je semblais me la poser. Et malgré cette grande incertitude qui ne pouvait que résulter de l'absence apparente de toute réponse à mon interrogation (il n'existait plus pour moi que cette question, il n'existait même plus de moi), malgré l'absence de toute autre alternative pouvant donner un sens à mon existence (je sentais bien confusément que c'était là pour moi une question de vie ou de mort), je baignais dans un état de plénitude, de paix, de calme que rien d'autre (même le plus beau des jouets, même le plus passionnant des livres d'images) n'était susceptible de me procurer. Cette question venait du plus profond de moi-même. Personne, j'en suis certain, n'aurait pu me l'avoir soufflée ou inspirée, et certainement pas les prêtres dont le catéchisme se résumait à quelques affirmations simplistes : *Il n'y a qu'une seule véritable religion et qu'une seule église, l'église catholique fondée par le Christ. Il faut le croire parce que cela est ainsi. Toutes les autres religions sont fausses, comme par exemple le bouddhisme et le protestantisme.*

En tout cas, cette question qui me harcelait (cette expérience m'est arrivée à plusieurs reprises, au moins trois je crois), n'avait a-priori rien de religieux (sauf peut-être au sens étymologique du terme religio : ce qui relie - relier, mais à quoi ?). Cette question me ramenait à ma véritable identité. J'avais en effet l'impression d'être autre qu'un enfant de sept ans. J'avais le sentiment d'être beaucoup plus âgé que mon âge officiel, celui de l'état civil. Lorsque l'on me demandait ma date de naissance, il m'arrivait parfois de me vieillir d'un siècle, ne pouvant me persuader que seules quelques petites années me séparaient de ma naissance. J'étais d'ailleurs et de nulle part. De telles préoccupations n'étaient pas de mon âge. Qu'avais-je donc fait au Bon Dieu pour mériter cela ?

Cette question qui me tombait littéralement dessus, c'était :
"Qui suis-je ?"

La société veillait, heureusement. L'école, l'église et la famille eurent vite fait de se charger de me faire oublier ma quête. Pendant toutes les années de ma supposée éducation, j'accumulais un savoir qui ne me servait en définitive à rien, puisque ne m'apprenant strictement rien sur moi. Comment rejeter le poids de tout ce fardeau extérieur qui n'avait d'autre objectif que de m'aliéner à moi-même ? Comme bien d'autres jeunes de mon époque, je voulus me débarrasser du bât qui me pesait tant. Le catéchisme avait fait de moi un athée, l'école un révolté et la famille un désaxé.

Mais je restais insatisfait. J'avais échangé une forme de matérialisme contre une autre. Je rêvais de lendemains qui chantent et tous les lendemains déchantaient. Un événement affectif, comme il peut en arriver à tous les jeunes de vingt ans, vint à nouveau tout remettre en question. Ce choc fit brusquement remonter à la surface des souvenirs enfouis au fond de mon inconscient. Cela suffit à lever en moi bien des blocages. J'eus d'un coup le sentiment atroce que je n'avais jamais rien appris et que je ne savais strictement rien. J'avais enfin repris possession de ma question.

Jour après jour, je récitais poème après poème, surtout "le Bateau ivre" de Rimbaud. Je me mis à faire des rêves étranges. Un nouveau nom m'était donné qui dans la nuit noire s'allumait en lettres bleues. Je me voyais naviguant sur des fleuves immenses au fond de forêts aussi grandes que des continents (peut-être était-ce l'écho de ces voyages qu'enfant je fis en Amazonie au milieu de peuplades à l'époque encore primitives). Mais brusquement je me trouvais en face d'une cascade qui, à la différence de toutes celles que j'avais connues (comme les chutes du Niagara), au lieu de couler avec fracas de haut en bas remontait vers le ciel. Je me retournais pour avertir mes compagnons, mais je les trouvais tous endormis, plongés dans un sommeil épais. Et même la jeune fille assise à mes côtés, j'avais beau la secouer, je ne parvenais pas à la tirer de sa torpeur. Il m'était impossible d'éveiller les autres, je ne pouvais que m'éveiller moi-même. Je me sentis à nouveau emporté et j'eus la vision fabuleuse de mystérieux symboles géométriques. Ce furent ainsi sur fond de nuit noire deux triangles inversés s'opposant par leur sommet (un peu à la façon d'un sablier). Mais ce fut surtout un déferlement de lumière bleue comme il n'en existe pas ici-bas. Même le plus fin vitrail de la plus belle cathédrale ne saurait donner ne serait-ce qu'une vague idée d'un tel éblouissement. J'étais terrorisé car j'avais vu la mort. J'avais enfin trouvé la Beauté.

Ma question pourtant restait sans réponse. Ma descente aux enfers avait duré un an en temps humain, mais je n'avais toujours pas touché l'objet de ma quête. Des milliers de poèmes surgissaient dans mes rêves sur fond de musiques et de couleurs extraordinaires. Je voulus tout savoir. J'engloutissais des tonnes de livres, tout ce qui me passait sous la main : romans, poésie, théâtre, psychanalyse. Je voulus tout comprendre et m'inscrivis en 3ème année de licence de philosophie à la Sorbonne. En écoutant un

cours sur Aristote, une question m'absorba un beau jour : "Qu'est-ce que l'intellect actif ?". Cette question s'agrippait à moi, ne me laissant aucun instant de répit. J'avais beau lire et relire la définition de mon dictionnaire, je restais sur ma faim : "intellect actif" ou "agent", fonction active de l'intelligence (selon Aristote, c'est l'élément divin et immortel de l'âme) qui actualise les formes intelligibles par l'intellect "passif" ou "patient", purement réceptif. Tout cela n'était que des mots qui ne voulaient rien dire, mais qu'y avait-il derrière ces mots ?

Quand je dis que cette question ne me laissait aucun répit, cela veut dire qu'elle m'obsédait littéralement jour et nuit. J'y pensais (ou plutôt elle me pensait) le jour et j'en rêvais (ou plutôt elle me rêvait) la nuit. C'était à nouveau devenu pour moi une question de vie ou de mort. Je me souviens ainsi qu'une fois que je me rendais à la Sorbonne, je me fis aborder dans une ruelle étroite par une jeune prostituée qui me racola en me demandant : "T'as pas cent balles ?" J'étais tellement ailleurs que dans ma naïveté je ne me rendis compte de rien et, croyant qu'il s'agissait de quelque mendiante, sortis spontanément de mon porte-monnaie une pièce de un franc. La fille fut tellement surprise qu'elle ne put que la prendre en me disant merci. Pendant quinze jours, je m'accrochais ainsi à ma question. Un soir que je me sentais particulièrement paisible je compris que j'allais enfin accoucher d'une réponse. Ce fut la nuit d'un jeudi à un vendredi (comme tout ce qui m'est arrivé d'important depuis ma naissance). Le lendemain matin, en prenant mon bain, Cela me tomba dessus. Sans crier gare le Soi descendit sur moi et me prit. "Je suis Jésus" fut ma révélation. Quels mots pourraient rendre compte d'une telle expérience ? J'étais inondé par un torrent de joie, transporté par une extase (enstase) telle que mille, et même dix mille orgasmes ne sauraient l'égaliser. J'aurais voulu sauter, courir, danser. J'étais cette lumière invisible et cette lumière était moi. Je cherchais mon Ange et mon Ange c'était moi. Depuis toujours, du jour de ma naissance à la seconde de ma mort, mon Soi était en moi et j'étais mon Soi. Il avait suffi d'un instant pour que Cela en moi se révéla, mais cet instant fut une éternité d'amour.

Frappez et vous trouverez. J'avais vingt-trois ans et déjà je n'avais plus d'âge. Je m'étais posé à moi-même la question dont seul je détenais la clef. Et dès lors mon questionnement n'eut plus de fin.

Yves



Celui qui cherche trouvera est devenu un proverbe du langage quotidien, une rengaine ! Tout un chacun est d'accord sur cette maxime dans la vie de tous les jours... sans se rendre compte de la réalité sous-entendue de cet aphorisme : celui qui cherche pressent l'objet de sa recherche, c'est uniquement à cette condition qu'il trouvera l'objet convoité.

Transposé sur notre logion, la question fondamentale est : Que faut-il chercher au juste ? Le bonheur. Mais quel est-il ? Famille heureuse, carrière professionnelle réussie, foi religieuse accomplie au quotidien, bref, une vie bien remplie ?

Ces objectifs sont tout à fait honorables, mais resteront partiels, parce que personnels et non universels. Alors, que faut-il chercher ? La réponse se trouve au logion 81 : *Celui qui s'est fait riche, qu'il se fasse roi ; et celui qui a le pouvoir, qu'il renonce.* Quelle terrible injonction à toutes les ambitions énumérées plus haut : celui qui a le pouvoir, qu'il renonce !!!

Oui, ceci est l'objectif à atteindre : renoncer à la personne, et contrairement à ce que beaucoup croient, il n'y aura ni peur, ni angoisse du vide : c'est au contraire, la plénitude de l'absolu qui surgit : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière (log 61).* Celui qui fait le vide connaîtra cette plénitude tout comme la femme du logion 97 qui rentre à la maison sa cruche de farine vide : *Comme elle ne le savait pas, elle ne put s'en affliger.* Voilà, tout est dit. Quelle merveille ! Elle ne put s'en affliger, elle a accompli ce qui est demandé au présent logion.

Elle ne put s'en affliger : bien sûr que non ! Parce qu'elle est le Tout, elle est moi, *le Tout est parvenu à moi (log 77).*

Je ne cherche pas, je ne trouve pas, je n'ouvre pas parce que je suis ouvert à tous ceux qui me cherchent, je suis la chambre nuptiale dans laquelle entrent ceux qui se dépouillent de tout, qui comprennent que la personne n'existe pas, qu'il n'y a que moi ; et qu'ils sont moi et seulement moi, que je suis eux, que nous sommes UN.

Je suis Thomas, Thomas est moi : *Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée (log 13).*

Quelle merveille !

Je suis le feu que j'ai jeté sur le monde, et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase (log 10). Je laisse toute latitude à celui qui me cherche parce que j'ai toujours été et serai toujours hors du temps et en dedans du temps, hors de l'espace et en dedans de l'espace parce que je suis la lumière qui est sur eux tous (log 77).

Maria

Jésus insiste une fois de plus sur la nécessité de chercher pour trouver ce qu'il nous propose, et, comme si le mot n'était pas assez fort, il invite à frapper pour se faire entendre.

Déjà deux logia avant celui-ci il nous disait : *Cherchez et vous trouverez !*

Tout se passe comme si le danger d'assoupissement menaçait constamment le chercheur.

Dès le premier logion nous sommes avertis de l'enjeu : *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort. C'est bien la faveur suprême qui nous est annoncée. Mais il faut en payer le prix comme nous déclare le logion suivant : Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ; quand il aura trouvé, il sera bouleversé, et, étant bouleversé, il sera émerveillé, et il régnera sur le tout. C'est tout le parcours initiatique qui est ici tracé jusqu'à l'éveil final : et il régnera sur le tout.*

Passer du stade de la microconscience de la personne avec ses vues partisans à la souveraineté de la conscience suprême est proprement inouï. Comment ne pas s'y consacrer sur-le-champ passionnément, sans désespérer !

Pourtant Jésus ne cesse de nous rappeler les exigences de l'aventure et les moyens à mettre en oeuvre. Il faut avoir la nostalgie, qui peut aller jusqu'à la détresse, de ce royaume de lumière que le monde occulte par ses images dissuasives. Les constats de Jésus sont douloureux. Partout on cherche le confort de la morale et de la loi au point d'en oublier l'essentiel. L'ivresse est générale. On veut prier, jeûner, faire l'aumône mais on ne veut pas se prendre en main. On cherche le messie alors que *celui qui est, issu de celui qui est égal*, est là en chair et en os. On se contente de la forme sans se soucier de recourir aux modèles (log 84).

En présence de cette incompétence et de cette indifférence généralisées, Jésus persiste comme si l'aveuglement pouvait n'être pas total et définitif. Il sait que la manifestation n'a pas été conçue pour le bénéfice des humains mais pour la révélation de la lumière. Or la révélation de la lumière est le privilège de l'un et non du multiple. Tout est conçu pour la pérennité de cette révélation. Elle constitue le couronnement du grand jeu cosmique. Le logion 108 m'invite, mieux il m'enjoint de faire miennes sans réserve ni restriction ces paroles du logion 77 : *Je suis lumière qui est sur eux tous. Je suis le tout. Le tout est sorti de moi, et le tout est parvenu à moi. Tout est dit on ne peut plus clairement. Même la logique qu'on n'éprouve pas le besoin d'inviter à la fête y trouve son compte. Et pourtant, comme dit l'auteur du tao : mes paroles sont très simples mais personne ne les comprend.*

Quand Jésus parle des scribes et des pharisiens qui ont pris les clefs de la gnose et les ont cachées (log 39) ou des pharisiens ressemblant à un chien couché dans la mangeoire des boeufs qui ne mange ni ne laisse les boeufs manger (log 102), il ne vise pas une secte religieuse ; il désigne simplement les psychiques, ceux qui mourront par opposition aux vivants, ceux qui ont accès à la gnose.

Cependant, ce qui distingue le gnostique du psychique, ce n'est pas l'aptitude à disserter sur la connaissance, la capacité à s'informer des traditions religieuses, la facilité à manier les concepts sur le plan des sciences religieuses : *Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout (log 67)* ; c'est bien plutôt une dépossession de l'avoir, du savoir, du vouloir, du pouvoir : *Quand le disciple est désert, il est rempli de lumière (log 61)*. En revanche, il peut être "rempli de ténèbres" tout en s'adonnant à l'ascèse, en allant d'un gourou à un autre gourou, en pratiquant la méditation ou d'autres exercices dits spirituels.

Or une seule chose est nécessaire, à la fois la plus facile et la plus difficile : abandonner toute prétention à la différence, ce qui veut dire aussi : renoncer à la vanité d'être quelqu'un parmi les hommes.

Emile



*Ne donnez pas ce qui est pur aux chiens, ...
... Celui qui cherche trouvera, ...*

La juxtaposition de ces versets des logia 93 et 94 montre combien la "recherche personnelle" est prépondérante dans la Parole de Jésus.

Les chiens ? Ce seraient ceux qui questionnent mais ne cherchent pas, ceux qui savent avant d'avoir écouté, ceux qui veulent le fruit mais refusent l'arbre... ou l'inverse, ceux qui surtout demandent les clés de la connaissance mais pour les cacher et empêcher d'autres d'y accéder.

La "recherche", elle, est mise en évidence dès le logion 2. Elle est annoncée comme la fonction vitale de chaque instant et n'a comme seule finalité la révélation ou l'éveil. Ponctuée de phases successives de bouleversements et d'émerveillements, dûs aux paroles, lectures et témoignages rencontrés, elle est et ne peut être qu'intérieure. Aucun dogme d'aucune église, aucun prédicateur ou gourou n'a droit de cité dans la chambre nuptiale. Com-

teur ou gourou n'a droit de cité dans la chambre nuptiale. Comment ces derniers le pourraient-ils, puisque, aujourd'hui comme hier, ils interdisent aux chercheurs de chercher autre chose que ce qu'ils décrètent. Le chercheur-monakhos n'a que faire d'eux et leur concède volontiers sa qualité "d'exclu". Quant aux plus nombreux, aujourd'hui comme hier, ils continuent d'aller vers "Jacques le Juste !"...

Si la recherche est présente dans de nombreux logia, c'est dans le n° 107 que son unique et exclusif objet est le mieux et le plus simplement décrit : ... *Il laissa les quatre-vingt-dix-neuf (moutons), il chercha l'UN ...*, on pourrait écrire : "il trouva l'UN", car c'est bien de cela dont il s'agit, et toute recherche qui n'a pas l'UN comme objet est vaine et vouée à la recherche... pour la recherche. C'est le pas décisif, le saut dans le puits, la Métanoïa qui fait dire à Jésus en conclusion du logion 2 : *il ... régnera sur le Tout*, et qui me fait dire après lui au logion 77 : *Je suis la lumière... Je suis le Tout*.

Si le chercheur-Monakhos n'est pas du monde, il en est la totalité : *Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi*.

S'il n'éprouve aucun goût pour attirer l'attention de ceux qui passent sans le voir, il est naturellement disponible à ceux qui l'interpellent ou qui frappent à sa porte.

Si au hasard des échanges s'établit une connivence, alors nafta peut-être la gémellité, qui semble être la caractéristique la plus lisible de l'aventure humaine de Jésus. Si de son temps les connivences s'avérèrent exceptionnelles et certaines surprenantes, il en est de même aujourd'hui.

J'en veux pour preuve parmi d'autres cet extrait du journal du danseur russe Nijinski récemment extirpé d'une censure familiale et qui en laissera plus d'un rêveur :

Dieu comprend Dieu. L'homme est Dieu, c'est pourquoi il comprend Dieu. Je suis Dieu. Je suis un homme. Je suis bon, et pas une bête. Je suis un animal doué de raison. J'ai une chair. Je suis la chair. Je ne descends pas de la chair. La chair descend de Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu... Je suis heureux car je suis amour. J'aime Dieu, c'est pourquoi je me souris à moi-même. Les gens pensent que je vais devenir fou, car ils pensent que je vais perdre la tête. C'est Nietzsche qui a perdu la tête, car il pensait. Je ne pense pas, c'est pourquoi je ne perdrai pas la tête.

André



RECHERCHES

H.W.L. POONJA

"Papaji interviews"

(Présentation CAHIER 80, p. 40)

UN PLONGEON DANS L'ETERNITE

(Interview par Catherine INGRAM)

Q. - *Poonjaji, qu'est-ce que la liberté ?*

P. - La liberté c'est connaître votre nature fondamentale, votre propre Soi. Rien d'autre. Il n'est rien de plus facile que d'obtenir la liberté : vous n'avez même pas à penser.

Q. - *Et qu'est-ce que le Soi ?*

P. - C'est indescriptible. Ce n'est pas intellectuel, pas même transcendantal. Pensez à un sans le concept de deux. Puis laissez tomber le concept de un.

Q. - *Vous parlez souvent d'abandon. De quel abandon s'agit-il ?*

P. - De l'abandon à cette Source grâce à laquelle vous parlez, vous voyez, vous respirez, vous goûtez et touchez, qui fait que cette terre tourne et que le soleil brille, Source grâce à laquelle vous avez posé cette question. Tout se produit par cette conscience en laquelle réside même la vacuité. Ce pouvoir suprême est par delà l'au-delà -votre propre Soi- et c'est à cela que vous devez vous abandonner.

Q. - *Cette conscience dont vous parlez est-elle éternelle, non-née, non mortelle ?*

P. - La conscience est au-delà des concepts de naissance et de mort, au-delà même des concepts d'éternité, de vacuité ou d'espace. C'est cela qui accueille l'espace, la vacuité ou l'éternité que l'on nomme conscience et à l'intérieur de laquelle tout existe.

Q. - *Pourtant naissance et mort apparaissent...*

P. - Création et destruction se produisent sans fin. Toutes ces manifestations sont comme des bulles et des vagues sur l'océan. Laissez-les se produire. L'océan ne trouve pas qu'elles soient séparées. Bien qu'il puisse sembler aux bulles, aux remous, aux vagues d'être séparés, ils ne causent à l'océan aucun problème. Laissez-les s'y mouvoir, avoir des formes et des noms différents, aller et venir. Ce corps provient de la terre et retournera à la terre ; il deviendra la nourriture des vers et des fourmis. Vous êtes Cela qui resplendit à travers lui. La conscience est intouchée.

Q. - Suggérez-vous qu'il faille nous identifier à l'océan - à cette Source- plutôt qu'aux vagues ?

P. - Non, il est inutile de vous identifier à quoi que ce soit. Vous avez seulement besoin de vous débarrasser de vos opinions. Aucun nom, aucune forme ne sont réels dès lors cessez de vous identifier à un nom, à une forme. A présent, pour rejeter les noms et les formes vous n'avez besoin d'aucun effort, d'aucun mode de pensée ou d'identification. Vous vous êtes identifiés aux noms et aux formes de là votre sentiment de séparation d'avec la nature fondamentale qui est toujours vôtre ; aussi vous devez cesser l'identification à ce qui n'est pas vrai. Nul besoin de vous identifier à l'océan ou à la Source : Vous êtes la Source. Lorsque votre identification au non réel se sera évanouie, vous serez tel que vous avez été, tel que vous êtes et tel que vous serez.

Q. - Qu'est-ce que le mental ?

P. - N'y faites pas attention. (jeu de mots : en anglais "mind" signifie "mental" et "to mind" "faire attention"). Montrez-moi le mental que vous venez de nommer. Personne ne l'a jamais vu. Le mental est la pensée existant en tant que sujet et objets. La première vibration, c'est "je", puis "je suis", puis "je suis ceci, je suis cela", et finalement : "ceci m'appartient". C'est ici que commence le mental. A présent restez tranquille et ne laissez monter aucun désir de la Source. Simplement pendant une fraction d'instant ne laissez aucun désir monter, et vous vous découvrirez sans mental, en un lieu inexprimable, dans un bonheur extraordinaire. Vous aurez alors la vision de ce que vous êtes réellement.

Posez-vous la question "qui suis-je ?", elle vous ramènera chez vous. Tout d'abord rejetez "qui", puis "suis", il vous reste alors "je". "Je" plonge dans sa source elle cesse d'exister et découvre l'Etre même. Et là vous pouvez très bien vivre sans mental. Si vous le faites, vous découvrirez que quelque chose d'autre prend en charge toutes vos activités. Ce "quelque chose" se charge de vous beaucoup mieux que le mental ne l'a jamais fait.

Nous pouvons constater aujourd'hui le fonctionnement du monde du fait de l'utilisation du mental, ce que cela donne comme résultat. Je crois que si vous restez tranquille et laissez le Pouvoir suprême prendre en main toutes les activités, vous saurez comment vivre avec tous les êtres. Celui qui se connaît sait ce que c'est d'être animal, plante, roc, tout ce qui existe. Si vous manquez la réalisation de votre Soi, vous n'avez rien connu.

Q. - Les gens spirituellement orientés sont en lutte avec ce qu'on appelle l'"ego".

P. - Regardons d'où vient l'ego. Il doit venir de quelque part pour devenir ce qu'il est. L'ego surgit, puis le mental, puis les sens : la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe, le toucher. Mais "je" doit être là avant que l'ego ne surgisse. Cette idée de "je" est la racine de l'ego, du mental, de la manifestation, du bonheur et du

malheur du samsara. Retournez à ce "je" et demandez-vous ce que c'est. Ou prend-il naissance ? Essayons...

Q. - *J'ai souvent fait cela, mais...*

P. - Il se peut que vous l'ayez fait, mais à présent ne le faites pas. Laissez-vous simplement tomber dedans. Ne faites rien. Quand vous vous empêtrez dans le processus de faire quelque chose vous devez y revenir sans cesse. Ce sont l'ego, le mental, les sens qui font quelque chose. Ce dont je parle ne nécessite aucunement de faire quoi que ce soit, seulement de l'intelligence. Soyez simplement vigilant, attentif, sérieux. Sans rien faire, sans penser, sans effort, sans opinion, sans intention, laissez tout de côté, restez simplement tranquille et attendez le résultat.

Q. - *Cela se passe ici-maintenant avec vous, mais...*

P. - Alors commencez maintenant avec "ce qui se passe". Car avec "ce qui se passe" vous avez pour le moins cassé ce processus de l'ego, du mental, des sens, de la manifestation. Vous pouvez faire marche arrière, sortir de "ce qui se passe", mais faites-le comme un roi quittant son trône pour aller dans son jardin. Il ne devient pas jardinier, il est toujours roi. Vous êtes "ce qui se passe" où que vous soyez.

Q. - *Le Bouddha a parlé d'exercer cette conscience. Il a enseigné un exercice de méditation pour permettre aux gens d'y goûter.*

P. - Je n'ai pas constaté que ces exercices aient donné des résultats, mais on continue à les faire. Je ne vous donne aucun exercice ; je ne fais qu'enlever vos vieux fardeaux. Ne vous attendez pas à ce que je vous donne quelque chose de neuf. Si vous obteniez quelque chose de neuf, cela signifierait que la nature de ce que vous obtenez n'est pas éternelle, et vous le perdriez. La liberté ne peut être l'effet d'une cause. Vous avez déjà tout. Vous êtes un empereur. Jetez votre bol de mendiant.

C'est lorsqu'on a une destination, quelque chose à obtenir, qu'il faut s'exercer. Abandonnez ce concept d'obtenir quelque chose à une date ultérieure. Ce qui est éternel est ici-maintenant. Même après trente années de pratiques spirituelles, la découverte de la liberté est toujours uniquement ici-maintenant. Pourquoi attendre trente ans ?

Asseyez-vous simplement, l'esprit tranquille, et regardez dans quelle direction vous devez aller et où vous vous trouvez actuellement. Demandez-vous pour quelle raison vous faites des pratiques spirituelles. Pour de telles pratiques, vous avez besoin de quelqu'un qui les accomplit et d'une intention. Quelle est cette pensée par laquelle vous accomplissez vos pratiques ? D'où tirez-vous cette énergie pour mettre quoi que ce soit en pratique ? Me suivez-vous ? Pour aller quelque part vous devez vous lever et marcher, ce qui demande de l'énergie. Qu'est-ce qui vous fait vous lever ?

Q. - *Un désir.*

P. - Oui, mais d'où naît le désir ? Qui le fait monter et d'où vient-il ? Les gens accomplissent des pratiques spirituelles en vue d'obtenir la liberté. Je veux que vous voyez ici-maintenant ce que vous voulez vraiment, avant que vous ne partiez pour votre destination. Si c'est la liberté, alors découvrez en premier lieu ce que c'est que d'être lié. Où sont vos liens ? Où sont vos entraves ? Asseyez-vous calmement, patiemment, et posez-vous la question : "Comment suis-je lié ?" Qu'est-ce qui vous lie mis à part ces notions, ces concepts, ces perceptions ? Oubliez tout cela. Simplement, pendant une seconde, ne faites naître aucune notion, aucune intention, aucune idée. Débarrassez-vous en dans l'instant. Qui est alors celui qui cherche la liberté ? Il n'a pas encore été question du chercheur lui-même.

Q. - *Il est dit : "Ce que vous êtes en train de chercher est ce qui cherche".*

P. - Oui. Découvrez qui est le chercheur. Découvrez "Qui suis-je ?" Vous n'avez pas à vous déplacer, car il est ici-maintenant. Il a toujours été ici-maintenant. Vous êtes déjà ici-maintenant et vous êtes déjà libre. Vous pensez ou avez l'idée qu'il vous faut chercher quelque chose, qu'il vous faut méditer en vue d'obtenir quelque chose. Cela, on vous l'a souvent dit. A présent, pendant quelques instants, restez calmement assise et n'activez pas la moindre pensée. Vous allez découvrir que ce que vous recherchez au moyen de méthodes ou sadhanas est déjà ici et que c'est ce qui vous incitait à méditer. Le désir de liberté naît de la liberté même.

La plupart des méditations sont uniquement le mental qui travaille sur le mental. Votre réalité se trouve là où le mental ne peut s'introduire. La véritable méditation est simplement la connaissance qui vous fait savoir que vous êtes déjà libre.

Q. - *Cependant les pensées arrivent sans qu'on les invite, comme des importuns. Et il semble que par les exercices de méditation les pensées aient tendance à diminuer. En restant systématiquement tranquille, dans un endroit paisible, les pensées se calment et finissent même par disparaître complètement.*

P. - Cela signifie que vous êtes en lutte avec les pensées. Elles s'absentent tant que vous avez le pouvoir de les contrôler et reviennent dès que vous ne les contrôlez plus. Ne vous inquiétez pas des pensées, laissez les venir et jouer avec vous comme les vagues jouent avec l'océan. Lorsque les vagues troublent sa tranquillité l'océan ne s'en soucie pas. Laissez les pensées naître, mais ne leur accordez pas l'espace de se poser.

Q. - *On souligne combien il est important de se débarrasser des pensées, comme si un mental sans pensée était l'équivalent d'un état d'éveil.*

P. - Non, non, non... Laissez les pensées venir. Si vous les repoussez elles forceront votre porte. Enlevez la porte. Enlevez même le mur. Qui peut alors entrer ? Les concepts d'intérieur et d'extérieur existent en raison du mur, lequel est l'idée : "je suis séparé de la conscience". Laissez les pensées venir, elles ne sont pas différentes des vagues de l'océan. Il vaut mieux être en paix avec les pensées, l'ego, le mental, les sens, la manifestation. Ne soyons pas en lutte avec quoi que ce soit. Soyons un. Alors vous voyez votre propre visage en tout. Vous pouvez parler aux plantes, aux rochers, vous êtes la dureté du roc, vous êtes le gazouillis des oiseaux. Vous devez voir : je suis le gazouillis des oiseaux, le scintillement des étoiles.

Q. - *Mais un mental immobile, silencieux, ne contribue-t-il pas mieux à atteindre cette profondeur ?*

P. - Il n'existe pas de profondeur. C'est un vide immaculé. Pas d'intérieur, pas d'extérieur, pas de surface, pas de profondeur. Nulle part où aller. Où que vous alliez c'est ici. Simplement regardez partout et indiquez-moi les limites de cet instant. Allez aussi loin que vous le pouvez. Comment est-il mesuré ? Quelle est sa longueur, sa largeur, sa profondeur ? Cet instant n'a rien à voir avec le temps ou avec la profondeur.

Q. - *Est-ce réellement si simple ?*

P. - Oui. Et cette connaissance vous fera rire ! Les gens se retirent dans les grottes des montagnes pendant trente ans uniquement pour découvrir l'Être. Être est juste ici et maintenant. Cela revient à chercher vos lunettes alors que vous les avez sur le nez. Ce que vous avez cherché est plus proche que votre propre souffle. Vous êtes toujours dans la Source. Quoi que vous fassiez, c'est toujours à partir de la Source que vous le faites.

Q. - *Poonjaji, les religions promettent toujours une vie après la mort. Cette Source dont vous parlez est-elle une promesse d'être éternel ?*

P. - Je ne crois pas en ces promesses concernant ce qui se passera après la mort. Ce dont je parle est ici-maintenant. Cela ne vaut pas la peine d'essayer d'obtenir ce qui n'est pas ici-maintenant. Pour profiter de cet ici-maintenant vous devez vous débarrasser de l'idée que vous n'êtes pas ici-maintenant.

La vérité doit être simple. Les complications naissent du mensonge. Quand existe deux, la peur existe également, ainsi que le mensonge.

Q. - *Pourquoi Ramana Maharshi, Nisargadatta Maharaj et même le Bouddha parlaient-ils de cette vie comme d'un rêve ?*

P. - Parce qu'elle n'est pas permanente. Rien n'a été permanent. Ils ne font donc pas de différence entre cet état de veille et le

sommeil. Les montagnes, les rivières et les arbres que vous voyez en rêve paraissent réels. Ce n'est qu'à votre réveil que vous dites : "j'ai rêvé", et c'est parce que ces choses sont alors vues comme transitoires que vous nommez cela un rêve. Par comparaison, l'état dans lequel vous vous êtes réveillé vous paraît maintenant réel, permanent et continu. De même, lorsque vous vous éveillerez dans la Conscience, ce soi-disant état de veille vous apparaîtra également comme un rêve.

Q. - *Quel est la fonction du Gourou ou instructeur ?*

P. - Le mot "Gourou" signifie : "celui qui enlève l'ignorance, qui dissipe l'obscurité - l'obscurité de "je suis le corps, je suis le mental, je suis les sens par lesquels se manifestent les objets". Celui qui a lui-même connu la Vérité et qui est capable de communiquer cette connaissance pour l'avoir vécue, est nommé "Gourou".

Q. - *Beaucoup de gens parlent de vous comme étant leur "Gourou".*

P. - C'est qu'ils parlent du corps.. Le "Gourou" ne voit que le Soi. Vous êtes réellement mon propre Soi. Je suis réellement votre propre Soi. Cette relation n'en est pas une : quelle différence y a-t-il entre Votre Soi et mon Soi ? Je parle de ce Soi que vous êtes en vérité. Je parle de mon Soi.

D'autres peuvent prêcher pour une secte, vous donner un dogme, mais un "Gourou" vous fait part de ce qu'il vit, et ce qu'il vit est la conscience intemporelle, rien d'autre. Le "Gourou" ne vous donne pas d'enseignement, pas de méthode, rien qui soit destructible, impermanent. Autrement il ne s'agit pas d'un "Gourou". Vous n'avez besoin de suivre personne. Vous êtes un lion, et lorsqu'un lion se déplace, il trace sa propre piste.

Q. - *Il y a beaucoup d'étudiants d'Osho (Rajneesh) ici à Lucknow, auprès de vous. Ainsi que vous le savez probablement, ce fut un instructeur très controversé de réputation douteuse. Qu'est-ce qui vous différencie d'Osho ?*

P. - Je ne me complais pas dans les différences. C'est le jeu du divin. Quoi que ce soit, c'est cette Source suprême qui en donne l'ordre. Ils sont tous mon propre Soi ayant des rôles différents à jouer et c'est un jeu magnifique.

Q. - *Vous dites que c'est le divin qui joue avec lui-même, mais qu'en est-il de la souffrance sur terre ? Par exemple une destruction écologique crée un enfer pour les hommes et autres créatures qui ne sont pas conscientes de ce rêve, comme cela peut être facilement observé ici, en Inde. Nous faisons un désert de cette planète et sommes en train d'empoisonner les sols, les eaux et l'air. Les affamés seront de plus en plus nombreux et vivront dans des conditions qui vont se dégrader davantage. Les tensions internationales s'aggraveront, etc... Les gens qui montrent un intérêt fondamental pour les questions spirituelles sont parfois, à notre époque, accusés d'égoïsme. Que pensez-vous de la notion de service*

pour le monde et d'où la passion pour ce service pourrait-elle naître si cette manifestation est vue comme un rêve ?

P. - La connaissance de l'état suprême, notre propre Soi, fait naître en nous la compassion. Nous sommes automatiquement engagés. Ce n'est pas un service. Un service concerne quelqu'un d'autre. Quand la compassion commande, personne ne rend service à personne. Lorsque vous avez faim, vous mangez. Ce n'est pas un service que vous rendez à votre estomac, et vos mains ne sont pas des servantes lorsqu'elles portent la nourriture à la bouche. Nous devrions vivre ainsi dans le monde. Le service est la responsabilité du Soi. Autrement, qui rend service ? Une action qui provient de l'ego est porteuse d'hypocrisie, de jalousie, de crises. La compassion naît quand le sujet agissant est absent. Lorsqu'un être est réalisé, toutes ses actions sont belles.

Q. - *Quels sont les principaux obstacles à l'obtention de la liberté ?*

P. - Le principal obstacle est le manque de désir total, absolu, de liberté. Cela vient de ce que la relation avec le monde n'a pas été complètement coupée. Parfois nous nous marions en rêve, puis nous avons des enfants, que bien entendu nous aimons. Et à notre réveil nous voyons comment nous nous détachons instantanément de notre rêve de mariage, d'épouse, d'enfants. Ainsi, lorsque nous nous éveillons du rêve de notre vie et que la relation se termine, c'est la liberté. La discrimination viveka c'est discerner le réel du non réel.

Q. - *Ne pensez-vous pas qu'il y ait un danger pour les gens de voir cette manifestation comme un rêve ? S'ils prennent cette attitude, ils risquent de ne plus se sentir responsable de leurs actions.*

P. - Ce serait une compréhension erronée. En 1947, au moment du partage de l'Inde, ma maison était dans une région destinée à être rattachée au Pakistan. A cette époque je me trouvais à Tiruvannamalai avec Ramana Maharshi.

Il me dit : "Il va y avoir de gros problèmes dans la zone d'où vous venez. Pourquoi ne partez-vous pas prendre soin de votre famille ?

Je répondis : "Depuis que je vous ai rencontré je n'ai plus de famille. C'était un rêve et ce rêve ne m'intéresse plus".

Il me dit : "Si vous savez que c'est un rêve, quelle différence cela fait-il de rester dans ce rêve et de faire votre devoir ?

Je lui dis alors : "Je ne veux pas vous quitter".

Il répondit : "Je suis avec vous où que vous soyez". A cet instant j'ai saisi ce qu'il me disait et c'est encore vrai actuellement.

A présent, si vous avez discerné le réel du non réel, ne doutez plus. Bien que le doute ne soit qu'un concept, qu'un fantôme, c'est un mur placé entre vous et la liberté. Plongez dans l'éternité. C'est cela le nectar. Les gens ont peur de goûter au nectar. Que faire ?

Q. - Certains instructeurs valorisent le fait de consumer les désirs en les accomplissant jusqu'à l'écoeurement afin de ne plus s'attacher aux objets. Vous dites que nous devrions plutôt voir que cette réalité n'est qu'un rêve, et qu'alors elle ne nous intéressera plus.

P. - Oui, certain instructeurs préconisent de satisfaire les désirs. Je ne pense pas que pour éteindre un feu il faille l'arroser d'essence. Ce ne ferait que l'attiser. Ce n'est pas en accomplissant ses désirs qu'on y mettra fin. La meilleure façon est de connaître le réel. Une fois que vous connaîtrez ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, vous ne désirerez pas le non réel. Vous serez alors debout avec une seule arme en main : la discrimination entre le réel et le non réel, et vous aurez à ce moment-là le désir d'être libre. Lorsque vous éprouvez ce désir il se fond dans la liberté même.

Q. - Il semble que le doute et l'impuissance à discerner le réel du non réel sont souvent entretenues par des habitudes psychologiques et une vie entière de conditionnement, menant fréquemment à diverses formes de souffrances mentales. Que suggérez-vous dans pareil cas ?

P. - Cette souffrance indique que vous êtes en train de creuser dans les cimetières du passé. Si vous ne touchez pas au passé vous ne pouvez être malheureux ; si vous vivez le présent vous êtes heureux. Entre passé et futur, qui êtes-vous ? Vous êtes la félicité.

Q. - Est-ce l'amour qui alimente le cosmos, comme une gigantesque pulsation voulant s'unir à elle-même ?

P. - Je ne nommerais même pas cela amour. Si vous êtes très attentif vous verrez que prononcer le mot "amour" vous conduit à une expérience du passé. Pour autant que je l'aie vécu, ce n'est pas l'amour, même pas l'amour. C'est quelque chose d'autre - une complétude comme au milieu d'un océan sans vague. Le mot "amour" est employé improprement. L'amour est présent s'il n'y a ni amant ni aimé, ni sujet ni objet. Voilà l'amour véritable.

Q. - A quoi se rapporte le concept de dévotion ?

P. - Il n'est pas issu d'une individualité en direction de quelque chose d'autre. Le silence s'abandonne lui-même à sa propre Source.

Q. - Poonjaji, continuez-vous à aller au delà encore et encore dans votre vie ?

P. - Même en ce moment. A chaque instant. A chaque instant.

(traduit par Alain MAROGER)

La fête continue

Origine de tout, je suis l'esprit. Je reconnais toute chose comme étant mienne. Cependant aucune chose n'est moi.

Je découvre mon identité par l'entremise de ce corps actuellement occupé à écrire. Apparemment différent de moi, en réalité le même, c'est grâce à lui que j'ai conscience de ma présence. Inconnaissable par essence, je serais sans lui ignorant de moi-même. Connaissance et inconnaissance sont le mouvement et le repos de ma nature comme le fils uni au père et l'égal du père. Ce corps de révélation fonctionne donc comme "celui qui est, issu de celui qui est égal" (log 29). Grâce à ce corps, je vis le repos du père par le mouvement du fils.

J'aime à me dire, étant perpétuellement dans l'ivresse de moi-même. Mais je ne vis réellement mon ivresse qu'en me célébrant. Ce qui me vient alors est toujours inédit sur fond d'immutabilité. Les mots varient mais l'émerveillement demeure. Je n'en finis pas d'être à mon sujet dans l'allégresse et dans le repos qui l'accompagne.

Je renouvelle le jeu, je le perpétue. Ainsi j'éternise ma propre vision. Dans ce but, j'ai créé la manifestation au sein de laquelle je choisis mes initiales suivant des critères que je suis seul à déterminer. J'anime certaines de mes créatures en leur insufflant la nostalgie de leur origine. La presque totalité de celles-ci voient la réalisation soit après de nombreuses réincarnations, soit dans une vie post mortem comportant la résurrection des corps. Or, comment pourrait-il y avoir réincarnation ou résurrection si le corps vu par la personne fait partie du rêve qui consiste à se croire quelqu'un ? Les religions sont là pour entretenir ce grand rêve coupé du réel, ce report ayant toujours en vue le salut de la personne. Il ne faut pas chercher ailleurs le voile de l'ignorance qui cache la vision unitaire : les images occultent la lumière ; en d'autres termes, le rêve empêche le réel ; autrement dit encore, la pensée entrave la connaissance.

Je suis l'esprit unique. Je ne peux donc me révéler qu'à moi-même, ce qui nécessite que le corps, qui est l'occasion de ma révélation, ne soit en rien différent de moi. L'apparence est toujours la même. Pour la personne, c'est l'image qui compte ; c'est elle qui prévaut ; pour le gnostique c'est la lumière invisible, non réfléchie, la lumière noire. C'est donc par ce corps que je me reconnais. Pour mon bonheur, je l'appelle tantôt corps-lumière, tantôt corps de révélation ; je me révèle, moi l'esprit unique et tout-puissant : je me découvre en le sollicitant. Je me découvre lumière, je le découvre comme moi lumière.

Par ce corps libéré, je suscite et prépare d'autres corps en vue de perpétuer ma reconnaissance. Il s'agit de les faire passer du stade de corps-image à celui de corps-lumière. Le corps-image est attiré par le corps-lumière. L'image s'efface de plus en plus en présence de la lumière. La ressemblance devient similitude. Lors du passage, il n'y a plus que la lumière. Le semblable connaît le semblable. C'est la gémellité parfaite bien que les apparences laissent croire à des différences. C'est ainsi que je dispose toujours de deux corps-lumière qui se connaissent et se reconnaissent comme étant le même et le même que moi, tant et si bien que lorsqu'ils se voient ils me voient et lorsque je les vois ensemble ou séparés je me vois.

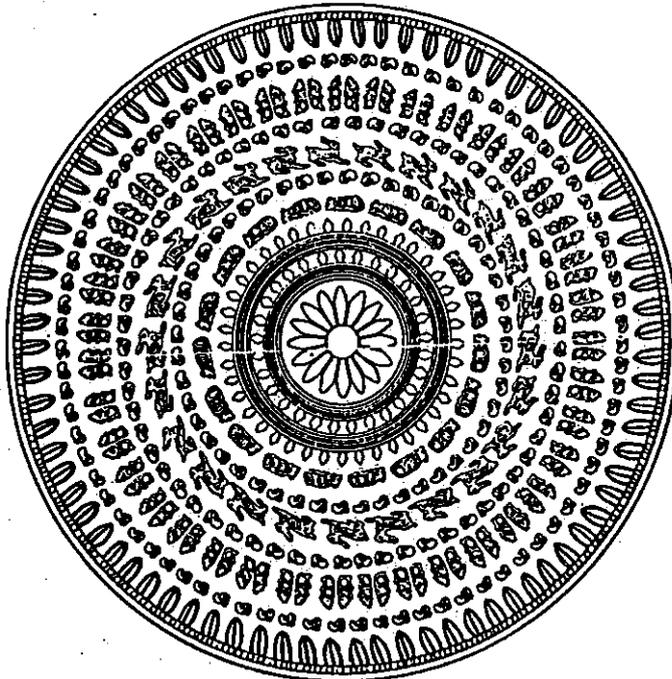
Je suis l'esprit. Et, en ma qualité d'esprit, je vis la mouvance et le repos, je les englobe, je les embrasse dans une étreinte qui annihile toute différence, toute dépendance. Le fils se découvre le même que le père, chacun réalisant qu'il est moi, le fils dans la mouvance et le père dans le repos. J'exorcise la peur de l'esclave en l'affranchissant de toute servitude. Je détrône le dieu autoritaire et jaloux qui se veut le maître absolu d'une humanité pécheresse. Au dieu qui cultive la crainte, je substitue le père et j'établis entre le père et le fils des liens d'amour et d'intimité qui vont jusqu'à la fusion. Grâce au père, je donne au fils la connaissance de leur indéfectible unité et en même temps je m'offre l'occasion de ma propre reconnaissance. Dûment reconnu et intronisé, le fils a tout pouvoir. "Il donne la vie à qui il veut" (Jn 5.29).

Je ne peux dissocier le père du fils bien que le père m'invite à la contemplation de moi-même et le fils me sollicite en vue de la pérennité de ma révélation. L'unité du père et du fils l'un et l'autre la vivent sous mon regard. Sans mon amoureuse initiation, le père ne se serait pas départi d'une autorité légitimée par la loi et le fils n'aurait pas liquidé son complexe au plus haut niveau

et ne s'aviserait pas de parler au nom du père et en mon nom propre. Il est seul avec moi à connaître le père et à le faire connaître à celui qu'il a choisi à cette fin (Mt 11.27 ; Lc 10.22 ; Ts log 13, 23). La gemellité Jésus-Didyme Judas Thomas est reconnue à partir de l'instant où ce dernier dit la parole révélatrice : "Tu es l'incomparable". C'est la reconnaissance de l'initiateur par l'initié qui fait de celui-ci un initiateur à son tour, donc un éveillé.

Si l'histoire et le mythe n'étaient pas totalement déficients, ils nous rapporteraient comment la gemellité se continue à travers le temps. Le psychique n'a pas qualité pour parler de ce qu'il n'entend pas. Le gnostique, en revanche, vit la réalité des choses et peut donc en parler. Cependant, sa fonction n'est pas de mémoriser mais de découvrir dans l'instant. Il a certes partie liée avec le temps, mais, au lieu d'en être la victime, il est seul à le maîtriser et à l'utiliser en vue de ma reconnaissance. L'histoire des hommes et des mythes nés de leurs rêves en est totalement incapable ; néanmoins, elle fonctionne parfaitement dans mon grand jeu d'occultation. Je mets un voile opaque entre moi et toute entité qui se veut différente de moi. Par contre je me reconnais par ce corps dégagé du mental de la personne et aussi par celui du jumeau que je lui ai demandé d'initier. Je peux mettre un nom sur ce corps et sur celui de son jumeau. Autre que moi n'est pas à même de le faire. Je dénie cette possibilité de connaissance à quiconque. Je le mets au défi de me désigner celui qui a fait le deux un. Mais, objectera-t-on, il y a celui qui tient la plume en ce moment et son jumeau ? Je suis bien tranquille : personne ne les connaît. Il peut arriver que le psychique ait quelque pressentiment à son contact d'une dimension à laquelle il n'a pas accès. Mais, il y a en lui assez d'obscurité pour qualifier de prétention blasphématoire la parole de celui qui s'identifie à la vérité. En revanche l'initiable est tantôt victime de l'obscurité tantôt plongé dans la lumière. Il voit son éveil comme un idéal à atteindre. Il achoppe encore aux aspects "trop humains" de l'initiateur. C'est ainsi que le très grand nombre ne poursuit pas l'aventure jusqu'à son terme et méconnaît de ce fait l'initiateur. Le semblable en gestation ne devient le semblable en réalité que dans la fusion de la reconnaissance : je suis toi, tu es moi. L'initiateur est invisible par nature. Chez l'initiable qui ne s'arrête pas aux apparences, il y a aussitôt passage de l'image à la lumière. Alors c'est le semblable qui connaît le semblable. Les jumeaux se reconnaissent car ils voient le même esprit : ils me voient.

Emile GILLABERT



LE DHAMMAPADA

(suite du Cahier 80)

I VERSETS REUNIS

3 - "Il m'a insulté. Il m'a maltraité. Il m'a vaincu. Il m'a volé". La haine ne s'apaise jamais chez ceux qui laissent se développer en eux de telles pensées.

4 - "Il m'a insulté. Il m'a maltraité. Il m'a vaincu. Il m'a volé". La haine s'apaise à jamais chez ceux qui ne laissent pas se développer en eux de telles pensées.

5 - En vérité, la haine n'apaise jamais la haine. Seul l'amour apaise la haine. Ceci est une loi éternelle.

*

On raconte qu'un jour un prêtre brahmane s'assit en face du BOUDDHA et se mit à l'insulter. Au lieu de se mettre en colère, le BOUDDHA attendit tranquillement qu'il en eut terminé. Il lui demanda alors : "Est-ce tout ?" "Oui, répondit le brahmane, quelque peu surpris, j'en ai fini". "Alors, tes insultes, tu peux les remporter avec toi !" Laissez passer les insultes et elles ne pourront pas vous atteindre.

Un autre exemple nous est fourni par l'histoire du marchand POURNA qui décide d'aller propager le DHARMA chez un peuple de fort mauvaise réputation, les Shronaparantakas. "Mais ces êtres, lui dit le BOUDDHA, risquent de se mettre en colère contre toi et de te couvrir d'insultes". POURNA répond :

- "Ce sont des êtres bons puisqu'ils ne me battent pas".

- "Mais s'ils te giflent ou te lancent des pierres ?"

- "Ce sont des êtres bons puisqu'ils ne me donnent ni coups de bâton, ni coups d'épée".

- "Et s'ils te donnent des coups de bâton ou d'épée ?"

- "Ce sont des êtres bons puisqu'ils ne m'ôtent pas la vie".

- "Et s'ils t'ôtent la vie ?"

- "Alors encore ce sont des êtres bons puisqu'ils me délivrent d'un corps aussi vil et impur".

- "O POURNA, tu as en toi la suprême patience, dit BOUDDHA. Va donc, ô POURNA, tu es parvenu au NIRVANA suprême et maintenant conduis-y les autres".

Le disciple du BOUDDHA doit rester impassible en toutes circonstances :

"Alors même que des voleurs ou des assassins détacheraient vos membres avec une scie, si vous vous abandonniez à la colère, vous ne suivriez pas mon enseignement. Voici plutôt, ô disciples, la conduite qui devrait être vôtre : votre esprit resterait inébranlable, nulle parole mauvaise ne s'échapperait de vos lèvres, vous resteriez emplis de bienveillance, le cœur plein d'amour et sans la moindre trace de méchanceté. Enveloppez ces êtres d'une pensée d'amour infini. Gardez cette conduite en toutes circonstances, ô disciples". (MAJJHIMA NIKAYA)

Le BODHISATVA doit faire preuve de la suprême patience, dit de même NAGARJUNA dans son "Traité de la Grande Vertu de Sagesse" (MAHAPRAJNAPARAMITASASTRA) :

"Les adeptes du MAHAYANA ont obtenu la patience suprême. Leur taillarder le corps, à leurs yeux c'est couper de l'herbe... Les adeptes du MAHAYANA ont obtenu la patience suprême. Ils donnent leurs têtes et leurs yeux et les sacrifient comme un fétu de paille". (trad. E. LAMOTTE, Université de LOUVAIN, 1, p. 239).

Toutes les réflexions du BODHISATVA le conduisent à accepter la douleur car elle est le fondement même de l'existence humaine. Le corps humain est destiné à dépérir. Les félicités célestes elles-mêmes sont à rejeter car elles sont semblables à une ivresse et font obstacle au chemin du renoncement. C'est dans son corps

que le BODHISATTVA doit pratiquer la Voie : s'il a assumé ce corps, il n'est pas possible d'éviter la douleur. Seul le sage qui médite sur les tristesses de l'impermanence trouvera le bonheur véritable, qui ne peut être de ce monde puisque l'univers entier est douleur. Vie après vie, l'homme subit la douleur sans en retirer avantage : celui qui recherche l'état de Bouddha a au contraire avantage à subir cette douleur dans l'intérêt de tous les êtres. Puisqu'il a fait le serment de supporter les grandes douleurs, il doit aussi savoir supporter les petites : s'il n'en est pas capable, en quoi diffère-t-il alors du profane ? Le BODHISATTVA se dit : "La faim, la soif, le froid et le chaud sont l'armée extérieure de MARA, les entraves et les passions, l'armée intérieure... Je dois briser ces deux armées pour atteindre l'état de BOUDDHA". (trad. E. LAMOTTE, LOUVAIN, II, p. 905).

Si je suis sans mental, sans ego (ANATMAN), je ne vois pas d'autre que moi, pas d'autre que CELA. J'ai donc découvert la source même de l'Amour : "Quand l'ego se dissipe, l'univers est Amour" (KABIR). La haine entraîne la haine, comme l'action entraîne sa réaction. Seul l'Amour peut briser ce cercle vicieux : "La Vertu suprême ne lutte pas ; c'est pourquoi elle est irréprochable" (TAO TO KING, 8) ; "La haine est augmentée par une haine réciproque, et peut au contraire être éteinte par l'amour, de sorte que la haine se change en amour" (SPINOZA, ETHIQUE IV, XLVI).

Seul celui qui a encore un ego peut se sentir touché par les critiques et la calomnie : "Accepte les critiques et soumets-toi aux calomnies d'autrui. Leurs paroles sont pour toi comme du nectar" (YOKA DAISHI, SHODOKA) ; "Ceux qui médisent de moi en vérité sont mes amis. N'entretenant ni aversion, ni préférence se développe en moi le pouvoir de l'Amour, né du Non-né" (KUNG CHIA TA SHIH).

Le Sage ne répond pas aux calomnies parce qu'il n'y a pas en lui de personne pour répondre ou pour être calomnié, bien que la Vérité elle-même soit source des plus grandes critiques :

"Mes enfants, même si un homme se met à couper un arbre, celui-ci ne cesse pas pour autant de lui donner de l'ombre. Ainsi doit toujours être le disciple spirituel. Seul celui qui prie pour ceux qui le martyrisent peut devenir un être spirituel. L'épée de la Vérité est sa meilleure arme" (MATA AMRITANANDAMAYI) ;

"Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute, et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !" (log 68).

*

6 - L'homme ne pense pas qu'un jour il mourra. Ceux qui font face à l'idée de la mort, ceux-là seuls sont en paix.

La mort est la seule certitude de l'homme ici-bas :

"Sans cause connue, agitée, brève et mêlée de douleurs est la vie des mortels en ce monde... Tandis que leurs proches les regardent et se lamentent à grands cris, un à un, les hommes sont emportés, comme les boeufs attendant pour être abattus". (SALLASUTTA, in A. DAVID-NEEL, Bouddhisme du BOUDDHA, éd. Rocher, p. 279).

La réflexion sur la maladie et la mort est à l'origine de la conversion du BOUDDHA lorsque, sortant de son palais, il fait les quatre rencontres qui bouleverseront sa vie : celles d'un vieillard, d'un malade, d'un cadavre puis d'un ascète. Plus près de nous, la réflexion sur la mort sera également à la base de la brutale révélation d'un RAMANA MAHARSHI.

L'homme du monde s'identifie avec son corps et oublie la réalité de la mort. Mais si je ne suis pas ce corps, cette mort n'est pas la mienne et si je ne me suis pas identifié aux désirs de ce corps, alors je n'ai rien à craindre de la mort.

Le thème de la mort est une des constantes de la littérature bouddhiste. Tout en ce monde est impermanent et l'homme n'échappe pas à cette loi :

"En vérité, brève est la vie ! Combien fugitive ! L'instabilité est sa loi". (MAJJHIMA NIKAYA, in Le Bouddhisme, Fayard, p. 40).

"Pensant continuellement à la vieillesse, quelle joie peut m'échoir à moi dont les années passent comme le vent". (FO SHO HING TSAN KING, in A. DAVID-NEEL, Le Bouddhisme du BOUDDHA, Rocher, p. 273).

"Ne vois-tu pas tous tes compagnons mourir l'un après l'autre ? Et cependant

tu te laisses aller à l'indolence comme un buffle de paria !... Quand la mort aura achevé ses préparatifs et fondra sur toi, tu secoueras ton indolence, mais trop tard : que pourras-tu faire alors ?" (SANTIDEVA, La Marche à la Lumière, Deux Océans, VII, 5-7).

"Notre corps peut être comparé à une auberge, une habitation temporaire : nous ne pouvons donc pas y prendre refuge". (HOUEI-NENG)

Les sages et les textes sacrés de toutes les traditions ont mis l'homme en garde contre l'échéance inévitable de sa propre fin :

"Tout vient de la poussière et tout retourne à la poussière". (ECCLESIASTE, III, 20).

"L'homme, né d'une femme, vivant peu de jours et en proie à l'agitation, comme une fleur germe et se fane et fuit comme l'ombre sans s'arrêter" (JOB, XIV, 1).

"Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre, et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui" (log 56).

"Une bulle sur l'eau vive, voilà ta vie qui passe :

Elle brille un instant, puis s'efface, comme une étoile à l'aube !" (KABIR)

"Ce corps est une maison de passage. Lorsqu'on nous le demande, il faut quitter les lieux. Construisons avant la mort notre propre demeure afin de ne partir que pour vivre dans la Béatitude éternelle" (MATA AMRITANANDAMAYI).

*

7 - Celui qui devant le plaisir n'est pas maître de ses sens, celui qui est gourmand, paresseux, inactif, celui-là, assurément, sera emporté par MARA comme le vent emporte un arbrisseau.

8 - Celui qui devant le plaisir est maître de ses sens, celui qui est sobre, actif et persévérant, celui-là, MARA ne peut l'emporter de même que le vent ne peut emporter un roc inébranlable.

MARA : le Diable, l'Adversaire, le Malin ; personnification des états mauvais (passions, désirs...) qui asservissent l'homme à sa condition mortelle.

MARA est représenté comme un beau jeune homme lançant des flèches fleuries avec son arc. C'est lui qui déchaîne contre le BOUDDHA assis sous l'arbre de la BODHI l'armée des monstres, la tempête, puis ses trois filles : convoitise, concupiscence et désir. Lorsque le BOUDDHA s'écrie : "Je vous connais...", elles deviennent de petites vieilles décrépites. De même dans l'Évangile, le Diable apparaît comme le tentateur, le Prince de ce monde.

Dans le bouddhisme, MARA désigne et personnifie les forces de l'ignorance : force que possèdent les agrégats, force de l'illusion, force de la mort, force des mauvais esprits.

"Que celui qui n'a jamais vu le diable, regarde son propre moi" (Rumi).

Le mal est donc d'abord un état intérieur : le diable se trouve en nous-mêmes, dans notre propre mental. Suivre la voie du mental ("Dans la vulgarité se complaît le mental obtus et vil" KABIR), c'est être déjà mort ("Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera" Jn 12, 24).

*

9 - Celui qui n'est pas pur et qui n'est ni sincère, ni maître de lui-même, celui-là n'est pas digne de porter la robe ocre.

10 - Celui qui est pur, dont la vertu est inébranlable, qui est sincère et maître de lui-même, celui-là en vérité est digne de porter la robe ocre.

"Celui qui n'est pas pur" : "Celui qui n'est pas libéré des impuretés" (ASAVA). Le terme "ASAVA" signifie littéralement : flux, intoxicant extrait d'un arbre ou d'une fleur, pus coulant d'un mal. "ASAVA" désigne tout ce qui rend le mental impur, les pulsions enfouies au fond de l'inconscient. Il existe selon le bouddhisme quatre sortes d'impuretés : impureté du désir des sens, impureté du devenir, impureté des opinions, impureté de l'ignorance.

"la robe ocre" : robe portée par le BOUDDHA et par les moines. Le BOUDDHA l'avait confectionnée en cousant ensemble des morceaux de tissu ramassés aux endroits les plus impurs (par exemple les champs de crémation), puis teintés avec de la terre ocre. Elle symbolise la naissance du plus pur au sein du plus impur. Par la transmission de la robe, le maître certifie que son disciple a atteint l'Éveil.

Ces deux versets sont une parfaite illustration du proverbe occidental "l'habit ne fait pas le moine" :

"Quoique le corps soit vêtu d'habits laïques, l'esprit peut s'élever aux plus hautes perfections. L'homme du monde et l'ermite ne diffèrent point l'un de l'autre s'ils ont, tous deux, vaincu l'egoïsme. Aussi longtemps que le cœur est enchaîné par les liens de la sensualité, tout signe extérieur d'ascétisme est chose vaine" (FO SHO HING TSAN KING, in A. DAVID-NEEL, Bouddhisme du BOUDDHA, p. 272).

"Ce n'est ni la coutume de marcher nu, ni les cheveux nattés, ni l'usage de l'argile, ni le choix de certaines espèces d'aliments, ni l'habitude de coucher sur la terre nue, ni la poussière, ni la malpropreté, ni l'attention mise à ne pas s'abriter sous un toit, qui sont capables de dissiper le trouble dans lequel nous jettent les désirs non satisfaits ; mais qu'un homme, maître de ses sens, calme, recueilli, chaste, évitant de faire du mal à n'importe quel être, accomplisse la Loi, quoique paré d'ornements, il sera un Brahmane, un Cramane², un religieux". (DIVYAVADANA, in A. DAVID-NEEL, Bouddhisme du BOUDDHA, p. 268).

"Point n'est besoin de tête rasée, ni de longs cheveux, si l'on repousse ce que les bons condamnent" (TIROUVALLOUVAR).

"Le faux sadhou porte le même habit qu'un sage
Sans rien connaître du secret !
Le poids pèse autant que l'or,
Sans avoir sa valeur !" (KABIR)

"Le renoncement consiste à renoncer à son ego. Il n'a rien à voir avec la tonsure ou la robe de moine" (RAMANA MAHARSHI).

*

11 - Ceux qui prennent l'irréel pour le réel, et le réel pour l'irréel, ceux qui se nourrissent d'idées erronées, ceux-là ne parviennent jamais au réel.

12 - Ceux qui reconnaissent le réel comme réel, et l'irréel comme irréel, ceux qui se nourrissent d'idées justes, ceux-là parviennent au réel.

"le réel" : SARA, littéralement l'essence, le bois dur, le cœur, la moelle. ANANDA K. COOMARASWAMY donne de ces deux versets la traduction suivante :

"Ceux qui prennent pour l'essence ce qui n'est pas l'essence, et qui voient dans l'essence ce qui est non-essentiel n'arriveront point jusqu'à l'essence ; ils se repaissent de concepts faux.

"Mais ceux qui reconnaissent l'essence pour essence, et ce qui n'est pas l'essence pour non-essentiel, ceux-là parviennent jusqu'à l'essence ; ils se repaissent de concepts justes" (La pensée de GOTAMA, le BOUDDHA, Pardès, p. 287).

L'essence c'est le noyau par rapport à l'écorce, ce qui est caché par rapport à ce qui est visible, l'ésotérique par rapport à l'exotérique : "Le grand homme s'en tient au noyau et non à la fleur" (TAO TO KING, 38). Le noyau est la

réalité essentielle réservée à ceux qui savent la découvrir derrière les apparences extérieures qui la voilent.

L'homme est aveuglé par l'illusion qui lui fait prendre pour réel ce qui est impermanent, donc irréel : la matière, le corps, le mental, l'ego. Prisonnier de ses sens, il s'attache aux voiles qui lui masquent la Réalité et se réfugie dans des rêves. Voulant assurer la survie de son moi, il imagine des paradis artificiels en ce monde et dans l'autre. Enfermé dans la sphère de son mental, il ne voit que les créations de son mental. Puisque l'ego nous voile le Réel, seul l'extinction de cet ego (le NIRVANA) peut nous dévoiler le Réel : tel est le sens de la véritable "pauvreté en esprit".

L'une des principales qualités du disciple est la discrimination, savoir distinguer le tout par rapport aux parties. D'après une antique légende bouddhique extraite de l'UDANA, mais que l'on retrouve également dans l'hindouisme et le soufisme, un roi ordonna un jour à son serviteur de conduire plusieurs aveugles auprès d'un éléphant, chacun touchant une partie différente du corps de l'animal. Celui qui avait touché la trompe pensait que c'était une conduite d'eau, celui qui avait palpé l'oreille, une sorte de panier à linge etc... Tous persuadés d'avoir raison, ils se querellèrent alors qu'ils n'avaient fait que prendre la partie pour le tout.

De même, dans le Mythe de la Caverne de la République de PLATON, ceux qui sont restés enchaînés au fond des ténèbres, ne peuvent admettre la révélation de celui qui, s'étant libéré de ses liens, a vu le soleil de la Vérité. Pour JESUS également, l'aveuglement est la cause première de l'ignorance : "Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair. Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif, et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur coeur et ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides et sont même à tenter de repartir vides" (log 28).

Dans le bouddhisme, l'ignorance est la racine de tous les maux :

"L'ignorance voile le monde, la torpeur et le manque font obstacle à la claire vision ; le bavardage de la pensée le souille, l'instabilité en est la grande angoisse" (SAMYUTTANIKAYA, 1033).

"A l'ignorance se rattachent les plus nocives des méprises : prendre pour le permanent ce qui est impermanent, pour heureux ce qui est douloureux, et pour un soi ce qui est dépourvu de soi" (id, 756) (in le Bouddhisme, Fayard, p. 45).

Pas de connaissance, sans détachement des choses de ce monde :

"Ceux qui sont détachés dans ce monde de ce qui a été vu, entendu ou pensé, de toute vertu ou exercice de piété ; qui se sont détachés des choses de toutes natures, qui, après avoir pénétré l'essence de la convoitise, sont libres de passion, ceux-là je les appelle des hommes qui ont traversé le courant" (SAMYUTTA NIKAYA).

"Ayant en vue la non-réalité, étant réfléchi par la réflexion sur la non-existence, tu traverseras le courant ; ayant abandonné les plaisirs des sens, étant déchargé des doutes, tu contempleras l'extinction de la convoitise (le NIRVANA)" (SUTTA NIPATA).

"Ce qui n'est pas périssable, le NIRVANA, les hommes nobles (les ARYAS) le conçoivent comme véritable" (SUTTA NIPATA) (in A. DAVID-NEEL, Bouddhisme du BOUDDHA, p. 211).

On retrouve cette même distinction dans l'hindouisme entre réel et irréel. Seul le réel est éternel :

"Est réel ce qui jamais ne s'écarte de sa propre essence ; est irréel ce qui peut s'en écarter. Or considère combien ce monde est changeant. A l'exemple du miroir et du reflet, le réel et l'irréel se manifestent d'une manière essentiellement différente. Réfléchis bien à cela ! Le miroir est immobile et les reflets mobiles : de même l'univers est mobile et la conscience pure immobile" (TRIPURARAHASYA, tr. M. Hulin, Fayard, p. 105).

"Le réel est l'éternel, c'est-à-dire Dieu. L'irréel, c'est ce qui est évanescent. Il faut discriminer entre les deux lorsque le mental se met à la poursuite de choses éphémères" (RAMAKRISHNA, in l'Enseignement de -, J. Herbert, A. Michel, 1550).

Le verset II, 16 de la BHAGAVAD GITA est le pendant exact des versets 11 et 12 du DHAMMAPADA : "L'irréel n'a pas d'existence ; le Réel n'est pas inexistant. Cette double vérité est perçue par ceux qui voient l'essence des choses". Pour SHANKARA qui a donné de ce verset un commentaire pénétrant, l'irréel n'a ni existence, ni être parce qu'il correspond aux couples d'oppositions tels que le chaud

et le froid et leurs causes, qui ne sont que des effets, des modifications transitoires : tout effet est irréel, parce qu'il n'est pas perçu en dehors de sa cause qui elle-même ne peut être séparée de sa propre cause. Est irréel ce dont la connaissance est impermanente ; est réel ce dont la connaissance ne fait jamais défaut. (cf. Swami SIDDHESWARANANDA, L'Intuition métaphysique, Dervy, p. 103).

*

13 - De même que la pluie pénètre dans une maison dont le chaume est mal fixé, de même le désir pénètre celui dont le mental est indiscipliné.

14 - De même que la pluie ne pénètre pas dans une maison dont le chaume est solidement fixé, de même le désir ne pénètre pas celui dont le mental est bien discipliné.

mental : ici "CHITTA" que PRAJNANANDA (in DHAMMAPADA, Thanh-Long), traduit par "psyché" afin de bien distinguer CHITTA de MANAS qui dans le langage technique du bouddhisme correspondent à deux catégories psychologiques bien distinctes. CHITTA, la psyché, le psychisme désigne le moi fait de mémoire, d'émotions et de constructions rationnelles, le contenu du mental, l'ensemble des activités intellectuelles et émotionnelles, des souvenirs et des impressions subconscientes d'origine karmique (SAMSKARAS). CHITTA comprend le fait d'observer, de penser, de désirer ou d'avoir l'intention de ..., c'est-à-dire les fonctions de la faculté raisonnante et du coeur. Le coeur est d'ailleurs le siège de CHITTA qui a été rendu en chinois par l'idéogramme SHIN (coeur). "CHITTA correspond dans la tradition du yoga, à ce que le samkhya appelle anta-kharana (instrument antérieur par opposition aux facultés de sensation et d'action qui sont dirigées vers l'extérieur), c'est-à-dire le psychisme individuel formé de l'Intellect (Bouddhi), du sens d'individuation (ahankara) et de la faculté mentale (manas). Ce même ensemble est appelé MANAS dans un sens large par le VAISHESHICA (un autre DARSHANA) et la tradition postérieure du YOGA. (Tara Michaël, Vers la tradition, n° 57).

Pour le BOUDDHA, le désir, lui-même provoqué par l'ignorance, est la racine de la douleur. Sans en être la "cause première", c'est du moins la plus évidente. Le désir est le fruit d'un processus rationnel : "Qu'est-ce que la Noble Vérité de l'origine de la souffrance ? C'est le désir avide cause des renaissances qui, associé au plaisir et à la convoitise, ne cesse de découvrir çà et là des délices toujours renouvelés" (DIGHA NIKAYA). Le BOUDDHA ne porte là aucun jugement moral, mais un simple constat objectif.

Il y a trois sortes de désirs, selon le bouddhisme :

- le désir sensuel : bien que sa satisfaction procure dans un premier temps un plaisir, ce désir enchaîne l'ego dans les liens du SAMSARA, cause de douleur. Un désir entraîne toujours un autre désir, donc une insatisfaction. Inversement ne pas réaliser un désir, le refouler peut aboutir au même résultat si l'homme laisse se développer un sentiment de mécontentement, donc une impression mentale latente qui resurgira un jour ou l'autre, et parfois de façon violente et inattendue. Le désir s'applique d'abord aux cinq sens, mais également au mental : le fait d'entretenir de mauvaises pensées ; la soif de faire des catégories, de créer des concepts, d'entretenir des opinions : "Partout où ici-bas il y a plaisir ou délices, là, le désir surgit et s'enracine. L'oeil, l'oreille, le nez, la langue, le corps, le mental procurent délices et plaisir, là, le désir surgit et s'enracine (DIGHA NIKAYA).

- le désir d'existence : même le désir de vivre éternellement est le fait d'un attachement à l'ego et est donc créateur de KARMA.

- le désir de non-existence : la lassitude d'être, la tentation du suicide, cela, malgré les apparences, est encore un désir, désir négatif de néant, de destruction de soi-même. Comme tout désir, ce désir portera ses fruits.

Le désir provoque donc l'attachement qui entraîne le KARMA (l'action), ou

processus de devenir responsable du SAMBARA, le cycle des naissances et des morts. Même à un sage, dit la BHAGAVAD GITA, il est difficile de résister au désir : "Les sens impétueux entraînent de force même le sage qui tente d'atteindre la perfection" (II, 60). Laissé à lui-même, l'homme est impuissant. C'est pourquoi une discipline lui est nécessaire. Dans le bouddhisme, cette SADHANA, ce YOGA prend le nom de l'Octuple Noble Sentier de la sagesse, de la moralité et de la concentration. Cette discipline donnera au disciple l'énergie nécessaire qui lui évitera de chuter :

"Comme une maison qui menace ruine, si elle est étayée par une seule pièce de bois, ne tombe pas, ainsi l'énergie a pour caractéristique le soutien : soutenus par elle, les états d'âme salutaires ne s'affaiblissent pas" (Questions de MILINDA, II, 12).

En Inde, la voie de la Gnose suprême est fermée à celui qui, en l'absence de contrôle total sur lui-même, n'est pas encore maître du désir :

"Celui qui ne s'est pas détaché de ses mauvaises actions, dont les sens ne sont pas apaisés, dont le mental n'est pas unifié et dont la pensée n'est pas calmée, celui-là ne saurait trouver le Soi par la connaissance juste" (KATHA UPANISHAD II, 24).

"Je compose ce traité de la connaissance du Soi pour ceux qui, purifiés à force d'austérités, ont trouvé la paix du coeur et la tranquillité et qui, ayant maîtrisé le désir, sont en quête de la Délivrance" (SHANKARA, ATMA BODHA I, 1).

*

15 - Celui qui a mal agi s'afflige en cette vie et dans l'autre. Il se lamente quand il considère l'impureté de ses actes.

16 - Celui qui a bien agi se réjouit en cette vie et dans l'autre. Il se réjouit quand il considère la pureté de ses actes.

17 - Celui qui a mal agi s'afflige en cette vie et dans l'autre. Il se lamente à la pensée d'avoir mal agi, car la douleur est son lot.

18 - Celui qui a bien agi se réjouit en cette vie et dans l'autre. Il est heureux à la pensée d'avoir bien agi, car le bonheur est son lot.

"en cette vie et dans l'autre" : en fonction de ses actes, l'homme est entraîné par son KARMA dans un état de bonheur ou de malheur, selon le monde dans lequel il renaît. La cosmogonie bouddhiste distingue trois mondes. Le monde du désir (KAMA LOKA) inclut outre l'existence humaine celle des animaux, des fantômes et des démons. Le monde du sans-forme (ARUPA LOKA) et celui de la forme subtile (RUPA LOKA) incluent les existences paradisiaques et divines. Ce bonheur n'est cependant pas éternel et ne dure que le temps du KARMA positif accumulé. Il est toujours possible de chuter même du plus haut des paradis.

La mort n'est que passage d'un état à un autre sans qu'il y ait dans l'optique du bouddhisme, survivance d'un ego : l'être qui renaît, dit le BOUDDHA, n'est "ni le même, ni un autre" que celui qui est décédé. S'il y a bien transmigration, il n'y a par contre personne qui transmigre. A la question de MILINDA : "Est-ce le présent Nom-et-forme (NAMA RUPA) qui renaît ?", NAGASENA répond : "Non. Le présent Nom-et-forme accomplit un acte bon ou mauvais ; et en conséquence de cet acte un autre Nom-et-forme renaît" (MILINDA II, 22).

Toute action volontaire est affectée d'une qualité morale dans laquelle l'être est impliqué soit directement (par exemple : le fait de tuer), soit indirectement (par exemple : la joie éprouvée en regardant tuer). Chaque comportement de l'homme en parole, en pensée ou en action est cause d'imprégnation mentale (les

SAMSKARAS) et entraîne une réaction : le KARMA, mot provenant d'une racine sanscrite KR signifiant : faire. Etre impliqué émotionnellement dans un acte négatif entraîne en réaction un KARMA négatif et inversement.

Nous sommes nous-mêmes notre propre KARMA. Nous sommes les architectes de notre destin. Responsables de nos actions, et donc de notre bonheur ou de notre malheur, nous créons nous-mêmes nos cieus et nos enfers :

"L'enfer n'a été créé par personne. Le feu d'un mental qui se laisse emporter par la colère produit le feu de l'enfer et consume celui qui en est le possesseur. Quand un être fait le mal, il allume le feu de l'enfer et se brûle à son propre feu" (MULAMALI).

"Les êtres sont possesseurs de leurs actes, héritiers de leurs actes. Leurs actes sont les germes d'où ils s'élancent, ils sont liés à leurs actes -bons ou mauvais- ils en recevront l'héritage" (SAMYUTTA NIKAYA, 35 in NYANATILOKA, La Parole du BOUDDHA, Maisonneuve, p. 35).

"Et quel que soit l'endroit où les êtres surgissent à l'existence, là, leurs actes mûriront ; et quel que soit l'endroit où leurs actes mûriront, ils récolteront le fruit de ces actes, que ce soit dans cette vie, dans la prochaine vie ou dans l'une des vies futures" (AUGUTTARA NIKAYA, III, 33 id p. 36).

La théorie du KARMA, telle qu'elle est formulée par le BOUDDHA, est directement issue des traditions philosophiques de l'Inde :

"L'homme devient ce que ses actions et sa conduite font de lui. Celui qui fait le bien devient bon. Celui qui fait le mal devient mauvais. On devient vertueux par des actions vertueuses, mauvais par des actions mauvaises" (BRAD ARANYAKA UPANISHAD).

"C'est par l'attachement à l'acte que les ignorants agissent. Le sage doit agir, mais sans attachement" (BHAGAVAD GITA, III, 25).

S'agissant d'une loi universelle, on la retrouve bien sûr, implicitement ou explicitement, dans les paroles de tous les sages :

"L'homme violent n'aura pas une mort naturelle" (TAO TO KING, 42).

"Les hommes ont les maux qu'ils ont eux-mêmes choisis" (PYTHAGORE).

"Parce qu'ils sèment le vent, ils récolteront la tempête" (OSEE, 8, 7).

"Tu récoltes en ce monde ce que tu sèmes" (KABIR).

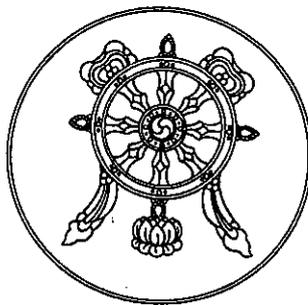
"Qui frappe par l'épée périra par l'épée" (Mt. 26.52).

"L'acte de tuer atteint le meurtrier, non sa victime" (NISARGADATTA).

* Cramane qui accomplit des pénitences ou des austérités, moine mendiant.

Yves MOATTY

(à suivre).



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

J'ai parfois l'occasion de dire comment je comprends le triptyque et l'importance qu'il revêt pour moi. En effet, il est tout notre cheminement. Les paroles de Jésus que nous a transmises Thomas nous ont permis de construire cette architecture parfaite de la grande révélation de notre temps laquelle ne peut que se perpétuer.

Je constate avec émerveillement que les paroles de Jésus constituent un ensemble complet et parfait comme il n'en existe nulle part ailleurs. Cet ensemble, que nous approfondissons de concert depuis plus de vingt ans, nous a permis de monter ce triptyque comme le puzzle le plus extraordinaire qui soit car sa complexité apparente est extrême alors que sa simplicité est enfantine. Bravo ici à Edmond pour son graphisme évocateur !

C.G. février 95



... La tendre réalité humaine n'est plus un obstacle pour me vivre et me dire, moi l'Absolu.

Je ne me vois pourtant pas à la sauvette, l'existence devient une libre formalité parfois pénible ou douloureuse ; exigence pressante elle retarde un instant le jaillissement de ma félicité absolue qui couve sous la cendre, souriante à l'effort.

Notre aventure suffocante semble insensée ou trop forte ; elle l'est si je reste une personne associée au corps. Insidieusement on aspire à être à la hauteur de cette aventure insoupçonnée et tellement merveilleuse, on voudrait penser juste quand c'est l'amour qui commande...

Le triptyque d'Edmond -pure merveille- rend difficiles les commentaires, je lui dédie ces quelques lignes.

infini

Ces étoiles sont ailleurs,
à suivre leur trace
le rêve se perd
aux confins de l'univers.
Le vertige de l'infini spatial
me laisse sur ma faim.
Le vide y est image
l'espace y est image.

Au vif de l'être
libéré du rêve,
l'or du bitume
ouvre
sur la densité
du vide.

L.-M.C. 9.02.95

... J'assisterai avec joie au Séminaire de Marsanne. L'approfondissement du logion 94 promet d'être passionnant ; "celui qui cherche trouvera" mais pour celà, "que celui qui cherche n'arrête pas de chercher jusqu'à ce qu'il trouve... et il régnera sur le tout". Ce doit être une question de vie ou de mort, une soif inextinguible, une nostalgie irrésistible qui amènent l'initiable à se découvrir le même que l'initiateur : Lumière.

Le volet du triptyque "l'initiation" interroge encore certains. C'est la clef de voûte de l'édifice qui conditionne la révélation, but de manifestation. "Je suis le dieu caché je désire me connaître", dit le poète soufi ; ce désir de me connaître, moi l'inconnaissable, est parfaitement incompréhensible à l'intellect et pourtant il est le moteur qui permet le déploiement de la manifestation ; il est enclos dans chaque forme du règne minéral, végétal, animal et humain, dans chaque particule de ma conscience unique ; il aboutit à l'élaboration de l'organe parfait qui rend sa satisfaction possible, ce corps-lumière (le fils) occasion de l'Esprit que je suis. Je suis l'Esprit qui apprend au Père et au Fils leur véritable nature qui est lumière.

Je veux que cette reconnaissance dure éternellement ; moi qui ne suis pas dans le temps je me perçois grâce à la limitation, au fractionnement. Par cette forme qui se structure je me reconnais infini, par ce corps mortel je me reconnais éternel, par la couleur je me reconnais lumière noire originelle. Grâce à ce corps soumis au temps je me vois dans ma réalité, éternel présent.

Oui j'ai l'ardent désir que cette découverte prodigieuse et toujours nouvelle dure et c'est le volet de l'initiation. J'amène celui qui cherche à se retrouver l'égal. Mais pour celà j'ai dû plonger dans la souffrance humaine à corps perdu. J'ai vécu cette souffrance dans son intégralité ; d'abord comme chercheur puis j'ai connu le corps-lumière de celui qui m'a initié et qui m'a permis de me découvrir le même.

Mais la souffrance ne s'arrête pas car après avoir perdu les repères de la conscience aveugle je me dois de vivre la perte du repère fondamental : "père pourquoi m'as-tu abandonné ?" demande Jésus. Je suis l'Esprit et c'est en toute connaissance de cause, en toute vérité, que je dois répondre à celui qui, désespéré, m'interroge. Pour cela il faut que j'aie senti dans la chair de ce corps la torture que subit l'initiable.

E.R. 13.02.95



Mélopée

Depuis toujours j'avais goût de cette mélopée des origines. L'enfance déjà était sollicitée sans qu'elle sut comment se mettre à l'ouvrage ni comment parler aux gens du savoir de cette plénitude à demeure.

La montagne certes a des oreilles mais elle répète sans le moduler l'écho de la voix. Et les hommes sont requis par leurs affaires.

Néanmoins ce n'est pas déroger aux exigences du chant que de dire à quatre vingt ans passés comment j'ai cédé à cette voix insinuante et prévenante. Je ne dirai pas qu'elle vint à moi ou que j'allais à elle. Simplement elle était là souveraine, ni hautaine ni familière. Sans s'imposer, elle exerçait une fascination irrésistible, veillant sa veille de grande pourvoyeuse, étrangère pourtant aux inventaires des hommes, antérieure aux scribes et aux rouleaux, antérieure aux sons et aux images.

La transhumance favorise l'écoute de l'inédit. Les horizons nouveaux invitent à l'envol après l'engourdissement de l'hiver, tandis que l'habitude enlise le sédentaire et que l'incessant changement angoisse le nomade. Le transhumant est toujours en quête de la région qui lui offre mouvance et repos. Dans le repos éclot la mélopée toujours soucieuse et amoureuse de sa voix et la marche accompagne et rythme sa célébration.

J'ai pris charge du poème. Et je dirai comment il me vint. Je le dirai pour le plaisir de le chanter et de l'entendre : il se déplie comme un rouleau sans commencement. Je l'accompagne avec l'attention que l'on porte à ce qui vous prend tout entier non pour vous aliéner mais pour vous accueillir dans l'ouvert. Il vous sollicite pour vous présenter à vous-même tel que vous êtes et en même temps de plus en plus réceptif. On se reconnaît comme unique et comme vibrant d'un frémissement toujours nouveau. On se voit comme la source constamment jaillissante qui vous presse de prendre la plume, qui la guide toute affaire cessante. C'est l'objet du poème qui commande sous l'emprise d'une nécessité incoercible, injustifiée, injustifiable. Ce par quoi c'est dit se fond dans ce qui se dit. Après avoir été l'occasion de l'expression, l'instrument s'efface. Le visible est devenu invisible à l'étage où le réel prend la relève du rêve. Désormais il occupe le centre de la vision. Souverain sans sujet, il se communique à lui-même pour le plaisir. Sa présence se chante dans sa mouvance et se sourit dans le repos.

Après avoir mis en branle l'attention liée à l'impulsion du chant, le vieux corps disparaît pour ne rien laisser subsister hormis la voix. Plus rien à conquérir, plus rien à parfaire. Tout est donné à l'instant à satiété à qui est lavé du souci de la rétention et de la rumination. Celui qui émet est celui qui reçoit car le chant les réunit dans leur insécable unité. La voix se célèbre elle-même pour elle-même. Unique, elle dissipe tout ce qui n'est pas elle.

Celui qui n'est pas la voix poursuit son rêve de sourd. Il parle sans percevoir le chant. Il s'entretient avec ses semblables, mais leur brouhaha étouffe la mélopée. Ils ne peuvent en même temps en parler et l'entendre, car elle n'est audible que par elle-même et pour elle-même.

E.G. janvier 1995



POESIES

LIBRE DU TEMPS ...

J'oeuvre ma lumière à l'éveil de mon être
Inspire ma nature en extrême paraître
Je parle universel à suprême infini
Origine à être un lieu indéfini



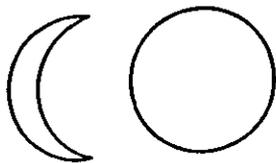
... ET DE L'ESPACE

Je suis l'être de l'être
L'unique de l'unique
La source du paraître
Au silence harmonique

VALERIE

Comme de calcaire
ces fragments égarent le sommeil
et l'obsèdent
qui cherche par la lune
à en élucider les couleurs
par l'orage à en rétablir l'ordre

Et que le vent rend à leur nombre
pour former le grand oeuvre



Front heurté au vent convexe
et devant soi
toujours l'arche de la mémoire
enracinée où se croisent les houles

Et là cambré
ce destin immobile qui tient,
conforme aux flux et qui s'enfonce

Ardoises fluides
cet entêtement des heures qu'effleure le voyage
sans être frégate

Mais dessein
porté à une hauteur aveugle
que le ciel invertit

Et par lui reconduit à la terre
où il l'enfouit

Jacques

que tu me donnes la vie
ou me donnes la mort
tu es ma vie

Alisher Navoi

Je tiens ta main
et tu cueilles cette fleur
d'arc en ciel qui frémit
en dansant sur ta hanche

toi qui tisses le fil
sans fin de nos destins
tu déliras comme un chant
de sirène ou de femme serpent

d'être l'aimée te rend si belle
je te ferais encore plus belle
si tu savais combien je t'aime
toi qui es celle que j'attends

toi qui es celle qui m'attends
à la fenêtre des astres sables
comme un grand masque blanc de céruse
et toujours vierge de son infinité

tu as crié mon nom aux parvis de la nuit
et je vais là où ton regard guide mes pas
tu as crié mon nom aux prairies de l'enfance
et m'as donné naissance sur le seuil de ton coeur

tu as crié mon coeur au soleil de minuit
tu es l'unique et seul j'ai reconnu ta voix
à fleur de peau je flaire ton haleine
et ton parfum qui court sur ce trait d'horizon

toi qui es celle que j'attends
te voilà sur ce pont couronnée de lumière
toi qui es celle qui m'attend
te voilà par delà le pourquoi de l'amour

je tiens ta main
et tu cueilles cette fleur
d'arc en ciel qui frémit
en dansant sur ta hanche

quelqu'un est mort demain
il n'y a plus personne
aux portes du palais
de la perle mouvante

Yves



la vie est un reflet
multiplié par le miroir

Sohrab Sepehri

si vous voulez parler de moi
évoquez donc celui
qui s'aime à profusion
et pose sur son coeur
un pétale flamboyant
comme le soleil au souffle pourpre

je passe comme une rumeur
d'herbes flottantes à l'aventure
et de fureurs retenues
dont la course s'achève
à ton sourire dévoilé
d'ange ou de démon parèdre

je suscite par mes rites
le don de l'être qui en toi se déverse
don de l'averse sur nos cheveux
et pour nos noces don de l'éloge
je suis livre de braise
esprit furtif parmi les rêves

soleil or froissé
dans un éclat de vie
où s'ouvre mon poème

Yves



tout ange est terrible

Rilke

neige plus que neige
fine poudre qui tombe
et s'infiltré en riant
au centre de notre être

froid que sculptent nos doigts
façonnant au hasard
d'une invisible pression
un grand menhir de glace

j'ai retrouvé l'étoile
qui hante tous mes rêves
lancinant souvenir
de quelque haute incarnation

Yves

